

Histoire de la famille Wallon par Joseph Petit au travers de la correspondance familiale

Tome 3 B
4e partie (suite et fin) – 1877

Janvier 1877

À en juger par les nombreuses lettres écrites à l'occasion de la nouvelle année, le ménage Petit et leurs enfants, privés pour la 1^{re} fois de ces bonnes réunions de famille du 1^{er} janvier, ont eu au moins la consolation de constater que l'éloignement n'avait pu en aucune façon diminuer l'affection des uns et des autres pour eux.

Paul Wallon annonce (7 janvier) à Pierre et à Jeanne le très prochain passage de leur ami Charles Saglier ¹ à Marseille. Ce pauvre ami est très atteint de la poitrine. Il est difficile d'obtenir qu'il se soigne. Son état s'étant aggravé on l'a décidé à aller passer l'hiver à Alger pour s'y reposer. S'y reposera-t-il ? Son beau-frère et un de ses cousins, d'un naturel assez gai, ont résolu de faire le voyage avec lui pour l'empêcher de travailler si possible et le distraire.

« Je le vois malheureusement disposé à emporter toute une bibliothèque lorsqu'il ne devrait en quelque sorte vivre que d'une vie animale... Charles est très frappé, plus qu'il ne paraît. Ces derniers jours l'ont mis à bas. On ne quitte pas, même temporairement, une position aussi belle que la sienne sans en être affecté et la liquidation de tous ses dossiers a été chose bien dure pour lui. Vous aurez à le remonter un peu au passage et à bien lui faire vos recommandations pour son genre d'existence à Alger ».

Marguerite Wallon met toujours tout son cœur dans ses lettres à Jeanne. Une des étrennes qui lui ont fait le plus de plaisir c'est certainement la longue lettre reçue de cette dernière. La lettre que le petit Henri a dicté à sa mère pour sa « tante Nite » a aussi été une agréable surprise... » Sa petite lettre est charmante et il dicte vraiment très bien pour un enfant de son âge – que tu es heureuse d'avoir des enfants comme cela ; ils sont tous plus gentils les uns que les autres. Je crois que si je les avais ils me feraient tourner la tête d'orgueil et de joie, car je n'ai pas encore ta raison, mais j'espère que cela viendra avec l'âge (elle n'a que 15ans ½).

En réponse aux vœux envoyés par le Capitaine Petit, le Commandant (ou Colonel ?) Grillon lui écrit une longue lettre sur papier à en-tête « Génie – Direction de Lille – Chefferie de Lille ». Depuis qu'il habite Lille il a eu plusieurs fois de ses nouvelles par « votre jeune beau-frère de l'Ecole Normale (Étienne W. qui est venu un jour déjeuner avec nous, puis par Flamant qui m'a raconté son entrevue avec vous dans une bicoque du midi et enfin par votre parent Giard, un charmant et sympathique garçon avec qui je suis heureux d'avoir des relations journalières et dont l'esprit indépendant cadre parfaitement avec mes opinions subversives... Nous avons reconnu d'un commun accord qu'il n'y avait qu'un seul moyen d'arranger la machine gouvernementale : c'était de couper 80 000 têtes ; nous n'en rabattons pas d'une seule et nous sommes encore indulgents ! »

La 1^{re} tête à couper serait celle de son directeur, type de vieux célibataire grincheux, un ours qui ne sort pas de sa tanière et qui pond des vingtaines de lettres par

¹ Charles Saglier : ami intime d'Henri et de Paul W. devait être avocat, et avocat de talent à en juger par certains passages de lettres le concernant.

jour toute plus sèches et plus malveillantes les unes que les autres et je frémis de penser que je puis dégringoler bientôt sur la même pente en persistant dans la vie de garçon... ».

Charlotte Pignon (sœur de Charles Saglier) dans une lettre très émouvante adressée à Jeanne lui recommande tout particulièrement de remonter le moral de Charles Saglier lorsqu'il ira les voir en passant par Marseille. Elle le trouve bien mal, et plus encore moralement... « C'est pour cela, chère Madame, que je veux vous dire : il a foi en vous, il a une affection pour vous et Monsieur Petit qu'il sait partagée ; il vous croira ; donnez-lui le courage de se soigner, l'espoir de vivre. Il est si malheureux... Je ne vous dis rien de l'état de notre mère ; elle fait pitié et un peu peur. Je suis personnellement désolée et presque désespérée : le médecin qui cache la vérité à Charles m'a dit : phtisie galopante. Il n'y a pas d'illusion à se faire. Dieu nous aide et nous le garde... »

Charles Saglier quitte Paris le jeudi 11 janvier au soir pour Marseille. Madame Wallon lui a confié quelques petites choses pour les enfants de Jeanne, des petits bas pour Bébelle, des bonbons pour les autres... « Si ta petite Adèle, écrit-elle à Jeanne, garde un tendre souvenir de son bon papa, je puis te dire qu'elle est bien payée de retour. L'autre jour je lui montrais les petits bas que j'étais en train de terminer ; il en prit un vivement, le regarda et y déposa un gros baiser. J'en étais tout émue... Il est bien temps que nous pensions à préparer notre déménagement. Hier j'ai fait venir le tapissier pour m'entendre avec lui.

Tu dois savoir que Laure et Henri sont ici depuis samedi dernier. Ta pauvre tante Jannet est malheureuse avec ses amis : Madame Olléris s'est cassé la jambe dimanche en venant ici nous inviter à dîner. En rentrant chez elle, il pleuvait très fort, le pied lui a glissé sur le trottoir qui est assez raide, elle est tombée en se cassant la jambe à l'endroit de la cheville. Le chirurgien de St Louis, le même qui a soigné ta tante, lui a très bien remis la jambe ; elle n'a pas de fièvre et va aussi bien que possible.

J'ai lu la lettre que tu as écrite dernièrement à Paul. Je remerciais volontiers de tout mon cœur le Colonel Hallier pour la bonne pensée qu'il a eu d'aller passer avec vous l'après-midi du nouvel an, qui devait être si triste pour vous. Quel bon ami ce vous doit être... ».

Henri W. qui se trouve-là ajoute un mot à la lettre de Mme Wallon pour parler surtout de Charles Saglier à sa sœur Jeanne et de leur espoir, sans trop d'illusions hélas, que le bon ami reviendra d'Algérie en voie de guérison.

La tante Jannet donne aussi de ses nouvelles (14 janvier) à Jeanne. Elle lui parle naturellement assez longuement de l'accident arrivé à son amie Mme Ollérie et de son amie Mme Boitel (celle qui a fait le mariage de Jeanne) : elle a changé d'appartement pour s'installer rue du Bas au face du Petit St Thomas.

Paul Wallon écrit encore à Jeanne (14 janvier) au sujet de son cher ami Charles Saglier pour bien lui recommander de lui écrire longuement et en détails à la suite du séjour « de mon pauvre Charles parmi vous... ». Il en est fort inquiet et ému « Monsieur Pignon vous aura sans doute en quelques mots mis au courant : son poumon droit n'existe presque plus ; il est complètement rongé pour ainsi dire par des tubercules déjà en état de décomposition. Fort heureusement le poumon gauche est encore intact et bien des gens, dit-on, vivent avec un seul poumon, mais à quel prix ? Madame Pignon connaît toute l'atroce vérité ; pour elle Charles est perdu... » Et il dit toute leur émotion à l'heure des adieux et ces adieux furent d'autant plus cruels que de part et d'autre on se composait...

Arrivé à Alger (Hôtel d'Orient) Charles Saglier écrit longuement à ses bons amis Petit. Ils ont fait une traversée bien pénible, par une mer houleuse, malades tous les deux Mr Pignon et lui. Partis de Marseille samedi soir, ils entraient dans le port d'Alger lundi matin à 5 h ½... Ils sont installés à l'Hôtel d'Orient... « Le soleil est radieux, mais il coûte cher à gagner et mes distractions seront toutes gâtées par le souvenir incessant qu'un si

large fossé nous sépare de vous. A mesure que la distance grandit, la pensée se rapproche et je suis de cœur avec vous, aujourd'hui plus encore que de coutume. Je ne sais vous remercier de rien, je ne l'essaierai jamais... seulement soyez bien sûrs de mon affection la plus vive et la plus dévouée... (voir sa lettre collée ci-joint). À vous de tout cœur.

Lettre de Charles Saglier :

Note écrite au crayon de la main de ma mère
 Elle veut dire que Maxi 16 Janvier 1877
 sans doute Beau père de Camille Pignon

**HOTEL D'ORIENT
 ALGER**

Bien aimé de Charles Saglier
 à Paris - Paul Wallon promoteur

Mes bons amis

À ce que vous me Loo lieus d'ailleurs d'été, sans
 qu'une question d'argent et, à la condition d'être
 traité à l'arrivée comme nous l'avons été par vous,
 on n'a ressenti aucune fatigue. Mais quelle
 différence pour Loo lieus de terre! Hier, j'ai
 rendu ta parole; tu m'as promis de venir,
 je me suis en de toi; on ne fait pas une
 semblable traversée pas spécialement!

Le mois a donné le premier tiers d'hélium à
 1/2. La nuit était houleuse et Camille n'a
 pas touché à dormir aux positions les dernières
 sous-ciel de sa collaboration. J'ai visité davantage
 et à 7^h je me suis senti l'audace d'aller à
 table d'hôte. Une heure après ma digestion
 était faite par la voie rapide et nous
 nous sommes tous deux allés dans nos
 deux sections-cubes de cabinet = Camille sur la

lit du bas, et moi sur le coupé. Nuit affreuse,
 nous fusions, tangués, roulés, etc. Nos meubles
 ont bridi, nous avons été jétés à côté et d'autre,
 mais notre mal, sauf quelques accidents de profération,
 n'a été qu'un très pénible malaise.

Le passage de Dinard a été meilleur, nous sommes
 passés sur le pont et même nous avons les pieds sur
 trois heures, une belle cellule = l'abri d'A. et
 d'ailleurs.

Le soir, la houle a agité plus furieusement; le vent
 a été foudroyant, nous sommes passés sur nos
 lits, sans souffrance pour que nous étions
 absolument à vide.

À 11^h du matin, lundi, nous sommes dans le
 port d'Alger après cette nuit interminable. Prisons
 nous nous couchons jusqu'à dans notre chambre et
 sommes provisoirement bien installés à l'hôtel
 d'Orient. Notre première soirée a été de manger
 et parler bien, encore deux jours de savoir la
 de deux nuits de sommeil pour répondre nos
 fatigues de nuit.

Le ciel est radieux, mais il reste cher à regarder
 et sur l'horizon sont tout gâtés par le soleil
 incommode pour la haute forêt nous s'écarter de vous.

À mesure que la distance grandit, la pensée se rapproche
 et je suis de cœur avec vous, aujourd'hui plus encore
 que de coutume. Je ne sais vous remercier de rien,
 je ne l'essaierai jamais, seulement soyez bien
 sûrs de mon affection la plus vive et la plus dévouée...
 À vous de tout cœur

Charles Saglier

Je me suis demandé par de lettres, quand il y avait,
 d'ailleurs tout à votre service pour un si grand besoin.
 Cependant, en ce de besoin et je ne s'arrêterai pas, dans
 porte instant que j'ai fait tout adresser. Je vous
 salue tendrement.

Après avoir lu la longue lettre écrite par Jeanne confirmant le passage de Charles S., Charlotte Pignon lui écrit toute sa reconnaissance pour l'accueil qu'elle et son mari ont réservé à son frère et surtout pour tout ce qu'ils ont pu faire pour calmer leur cher malade et lui faire du bien.

L'ami Quesnot, Ingénieur au P.L.M., annonce (16 janvier) son prochain mariage fixé au 6 février. La bénédiction nuptiale leur sera donnée en l'église de Saint-Cloud. Il serait bien heureux si son camarade Petit pouvait y assister. En tout cas il pense aller en voyage de noces dans le midi et s'arrêter un jour à Marseille pour présenter sa jeune femme à Mme Petit.

Le 16 janvier à 10 h ½ naît la fille attendue chez les Deltombe². C'est Célestin Deltombe qui l'annonce à Jeanne et à Pierre (18 janvier).

« Le 16 janvier à 10 h ½ à notre grande surprise, mais satisfaction, il nous est arrivé une fille... ». Cette fille, Marie, est arrivée au monde un peu plus tôt qu'on ne pensait, mais elle va bien. « Elle ressemblera beaucoup aux autres... »

Mr Camille Pignon donne à son tour (20 janvier) des nouvelles de son beau-frère Charles Saglier. Il semble aller mieux qu'à Paris, mais c'est le moral qui fléchit par moments « quand on parle de Paris et du Palais, le désespoir le prend, son chagrin fait mal... Les lettres qu'il reçoit, il les boit, puis il a beau me le cacher et prendre sa figure d'homme, je sens qu'il pleure en dedans... ».

Madame Wallon plaint sa fille Jeanne (22 janvier) des fréquentes et pénibles migraines qui la privent si souvent de sommeil. Elle trouve qu'elle a bien eu raison de prendre le parti de sevrer le petit Joseph la nuit.

« Quant à moi j'espère avoir bientôt fini mes visites et n'en suis pas fâchée, car j'en suis bien fatiguée quoique les faisant presque toutes en voiture. Mes jambes deviennent de plus en plus raides et je ne sais plus monter ; la respiration me manque presque aussitôt. Je trouvais même que mon oppression faisait tant de progrès depuis quelques mois que j'en étais effrayée et que j'ai consulté Mr Colin. Il m'a rassurée en me confirmant à nouveau que je n'avais absolument rien au cœur. J'en ai donc pris mon parti en me disant que cela irait peut-être mieux un jour, mais je t'avoue que j'y compte peu... »

Laure Wallon qui est allée avec Henri à Valenciennes pour le baptême de Marie Deltombe dont Henri est le parrain donne à Jeanne des nouvelles du Nord. À Douai, où ils se sont arrêtés pour dîner ils ont trouvé la tante Barbediême et sa fille Jeanne Ch. En bonne santé, la tante Barbediême pas si vieillie qu'on le prétend. La petite Marie est « grasse et potelée avec des traits aussi formés que ceux d'un enfant de 7 à 8 mois ; elle a les yeux bleus et sera blonde, est-il nécessaire de le dire ? » Quant aux trois aînés, ils sont toujours aussi charmants « Madeleine l'adorable petite créature que tu connais, le gros Paul doux et bon comme l'indique sa figure, et Guigui (Henri) malin comme un petit singe... ».

Ils vont bien vite rentrer à Rouen en passant par Paris où Henri a deux courses à faire. Mis il est pressé de retrouver son usine qui l'absorbe de plus en plus. Laure demande même à Jeanne de ne pas trop insister dans ses lettres pour les engager à leur faire une visite à Marseille. « C'est peut-être causer des regrets à mon cher Henri qui a maintenant des occupations telles qu'il ne peut plus faire les petits voyages qu'il voudrait... ».

Voici tout de même une lettre de Jeanne à sa mère (28 janvier) que nous retrouvons au milieu de toutes les lettres qu'elle a reçues des uns et des autres pendant qu'elle était à Marseille. Elle la rassure sur sa santé. Elle se porte très bien sauf les migraines qui lui reviennent très violentes tous les 10 jours et lui durent quelquefois 48

² Événement de famille : naissance de Marie Deltombe le 16 janvier 1877, 4^e enfant de Célestin Deltombe et de Valentine, née Wallon.

heures. Elle a conduit les enfants voire une crèche « Ce qui est ici une des choses caractéristiques du pays ». C'est une sorte de représentation, avec des marionnettes très bien articulées, des différents actes qui ont entouré la naissance de l'enfant Jésus, le tout entremêlé de chants sur de vieux airs. « Je ne crois pas qu'on retrouve cela nulle part ; c'est très curieux à voir. Les enfants ont eu beaucoup de plaisir. Bébelle était très drôle parce qu'elle se retournait à chaque instant pour faire part à son voisin, un petit garçon qu'elle ne connaissait pas du tout, des impressions que les produisaient les différentes scènes qui se passaient sous ses yeux et cela avec une pantomime très amusante ».

Avec les belles étrennes reçues, ils ont acheté une baignoire, très bien faite, avec un système de chauffage adapté à la baignoire elle-même (chauffage au bois) et qui fonctionne très bien. Quel souvenir encore que cette baignoire qui nous a suivi dans tous nos déménagements jusqu'à Paris, rue de Siam ! « Les enfants sont heureux là-dedans, ajoute Jeanne ; nous pouvons les y baigner tous les quatre à la fois, ce qui va beaucoup plus vite qu'avec la petite baignoire. Joseph nage là-dedans comme un petit poisson... »

Que sa mère ne se tourmente pas ainsi de sa santé. Elle aussi vieillit « et je suis bien ennuyée de voir que je ne puis plus rien faire le soir ; lire ou travailler me fatigue, le feu et la lumière me font mal à la tête, le bruit des enfants me casse la tête et quand je pense que je n'ai encore que vingt-neuf ans, cela m'effraie pour l'avenir ; je serai vieille de bonne heure ». Ce qu'il y a de sûr c'est qu'à nous quatre nous nous chargeons bien de la fatiguer notre pauvre maman, sans trop la vieillir heureusement !

Mais Jeanne en se vieillissant veut rassurer sa mère. Et pourquoi cette dernière ne viendrait-elle pas avec son Père les voir ? « Ce petit voyage vous ferait du bien à tous deux ; on me dit qu'ici avril et mai sont bien beaux... ».

Elle a trouvé en effet le pauvre Charles Saglier bien changé, mais elle ne peut pas croire que tout est perdu et espère beaucoup sur l'influence du climat qui est des meilleurs à Alger... « J'ai reçu plusieurs lettres de sa pauvre sœur ; ces lettres sont navrantes... »

Autre lettre de Charles Saglier (29 janvier) à ses chers amis Petit « qu'on ne remercie pas, mais qu'on se borne à aimer ; vos lettres m'apportent la joie... » Et il en a tant besoin. « La bête est seule ici et je crois que son isolement durera aussi longtemps que le voyage... quant à mon pauvre cœur, il est en lambeaux et tout déchiqueté ; j'en ai laissé un peu à droite et à gauche, mais il est resté tout entier en France... » Il se soigne consciencieusement, se levant, rentrant et se couchant aux heures prescrites... son beau-frère Pignon doit rentrer en France le 6 février.

Février 1877

Jeanne P. continue hélas à souffrir périodiquement de ses migraines. Madame Wallon se demande si le mistral qui souffle assez souvent cette année d'après ce que lui disait Jeanne n'y était pas pour quelque chose « le vent étant tout à fait contraire aux constitutions nerveuses » ? ou n'est-ce pas plutôt la fatigue causée par la nourriture du petit Joseph ? Elle lui conseille de le sevrer tout à fait et ne pas continuer à vouloir le nourrir jusqu'à la fin des chaleurs, ce qui l'épuise, surtout avec les soins qu'elle doit donner à ses quatre enfants.

Certes, elle et son mari, seraient heureux d'accepter sa bonne invitation à aller les voir à Marseille. Mais avec ce déménagement en perspective ce n'est guère le moment de s'absenter.

Adèle Guibert qui ajoute son mot trouve aussi que ce serait plus raisonnable de sevrer le petit Joseph, tout en s'excusant de la peine que ce conseil peut faire à sa sœur. Mais petit Joseph a déjà neuf mois, son estomac est maintenant habitué à prendre d'autre nourriture et la supporte bien. « Il n'y a donc aucun inconvénient à le priver de cette petite

douceur ». « Notre pauvre tante François (Caffiaux ?) est assez sérieusement malade d'une mauvaise bronchite ».

Mr Camille Pignon annonce au ménage Petit (8 février) qu'il s'embarque le 13 sur le « Péluse » et qu'il ne manquera pas d'aller les voir en passant à Marseille. Il laisse son beau-frère Charles Saglier physiquement mieux « mais son esprit est plus malade que son corps » et il a le cœur gros d'être obligé de le quitter pour retrouver sa famille abandonnée depuis six semaines.

Marie Silvestre écrit le 11 février que tout le monde va bien à Grignon, sauf quelques rhumes inévitables avec ces pluies continuelles. Papa Petit est allé à Crespieres voir une de ses cousines, cette dernière attend l'arrivée de son petit-fils du... Japon !! (c'est sans doute un cousin qui s'est marié là-bas et qui envoie son fils en Europe ?). Marie S. ne voit pas d'un bon œil « l'introduction dans la famille d'un japonais... « J'espère encore qu'il y aura quelques obstacles qui s'opposeront à la translation de ce jeune étranger... ». Auguste, arrêté pendant 8 jours par une fièvre intermittente, va bien maintenant. Son professeur en est satisfait. Malheureusement ce genre d'instruction ne sera pas toujours possible et il va falloir s'inquiéter bientôt d'une bonne pension pour commencer des études sérieuses.

Mr Silvestre met son beau-frère au courant des événements de l'Ecole de Grignon... « L'Institut agronomique de Paris n'a que 24 élèves. Je crains bien que cette école ne réalise pas les espérances de ses fondateurs. Si Grignon avait tout le parc on ferait une Ecole pouvant rivaliser avantageusement avec cet Institut... ».

Les craintes de Mr Silvestre ne se sont pas réalisées, car l'Institut agronomique de Paris est devenu une Ecole supérieure d'agriculture beaucoup plus cotée que Grignon, restée une école surtout pratique, mais secondaire au point de vue de l'enseignement.

Jeanne écrit (11 février) « Mon petit Joseph est sevré depuis lundi dernier ; tout s'est très bien passé, son estomac ne paraît pas souffrir de la nourriture à laquelle je l'avais du reste préparé depuis déjà longtemps... ». Sa mère a dû être satisfaite de cette décision ! Ses migraines s'espacent. Elle le doit au remède indiqué par Pierre : des pilules de fer et de térébenthine. Elle pense que ce remède conviendrait aussi à sa petite sœur Geneviève obligée assez souvent de revenir passer quelques jours dans sa famille à cause de ses maux de tête.

L'ami Quesnot, Inspecteur à la Compagnie P.L.M., venu en voyage de nocces dans le midi, leur a fait le plaisir de venir les voir avant d'aller à Nice passer leur lune de miel. Ils attendent aussi l'arrivée de Mr Pignon venant d'Alger. « Le pauvre Charles Saglier tousse moins depuis une huitaine de jours, nous écrit-il, mais il est toujours excessivement triste ».

« Nous attendons le 24 ou le 25 la cousine de Pierre, Madame Degron (de Crespieres) qui vient pour affaires à Marseille et doit y passer une huitaine de jours. Je pense qu'elle acceptera l'invitation que nous lui avons faite de descendre à la maison puisque nous avons une chambre à mettre à sa disposition... ».

Cette cousine ne venait-elle pas au-devant de son petit-fils le japonais dont avait parlé Marie Silvestre ? et aurait-elle fait mystère de cette arrivée auprès du ménage Petit ? « Pierre me charge de toutes ses amitiés pour tous. Il travaille beaucoup et il est toujours très content de son service. Nous sommes vraiment bien ici, si nous étions seulement près de vous ! ».

Marguerite W. est assez désappointée de la chambre, aménagée par l'architecte à l'Institut, pour elle et pour sa sœur Geneviève. Nous avons eu si souvent l'occasion étant enfants, de grimper à cette chambre du haut à l'Institut que la description qu'en fait notre tante Marguerite ravive certainement nos propres souvenirs : « d'abord pour y arriver, on monte un petit escalier tout étroit et dont les marches sont si éloignées les unes des autres que maman aura beaucoup de peine à venir dans notre chambre ;

enfin après avoir monté quelques temps j'espérais être dédommagée de ma fatigue en voyant une belle petite chambre... eh bien, pas du tout, elle est assez laide, le plafond y est de trois hauteurs différentes et la fenêtre est située tout en haut... Enfin il faut bien nous en contenter ; du reste quand elle sera meublée, elle fera peut-être meilleur effet... ».

Cette petite chambre ne devait pas en effet être bien gaie pour des jeunes filles. Au haut de ce petit escalier, après la porte de la chambre, on remontait quelques marches toujours aussi raides, si non plus, pour arriver à la porte de la cuisine derrière laquelle nous trouvions Mariette, d'un caractère assez gendarme, et Louise, la cuisinière.

« C'est bien la rougeole qu'a eu mon petit Joseph, écrit Jeanne à sa mère (18 février), rougeole bien caractérisée, car son petit corps a été bien rouge pendant 8 jours et l'éruption est encore visible, mais rougeole aussi bénigne que possible... Mais j'ai été bien tourmentée quand je l'ai vu tomber malade deux jours après son sevrage ; j'avais bien envie de recommencer à le nourrir, car mon lait a mis plus de 8 jours à passer ; heureusement il n'a jamais refusé de boire et nous avons du très bon lait... ».

Ils ont reçu Mr Pignon, retour d'Algérie. Il est resté un jour et demi chez eux. Nouvelles peut-être meilleure de l'ami Charles Saglier au point de vue physique tout au moins : le second poumon qui avait été atteint aussi semble se dégager ; mais au point de vue moral, il est tellement abattu qu'il y a à craindre une réaction sur le physique.

Elle demande des nouvelles de Valentine et de sa petite Marie, de Sophie et de son gros Charles... « Paul engraisse-t-il un peu ? Pierre vient de prendre la détermination de se mettre en tenue dans la semaine pour utiliser pantalons et tuniques qui deviennent trop petits et n'ont presque jamais été portés. Bébelle a une passion pour l'uniforme ; la 1^{re} fois qu'elle a vu son Père en tenue elle a poussé de tels cris de joie que c'était à se demander si elle ne devenait pas folle. Elle est toujours bien drôle et bien gentille et pleine d'attentions pour son petit frère ; elle a soin de le couvrir de son linge quand on l'habille pour qu'il n'ait pas froid. Elle sait déjà l'amuser à le faire rire aux éclats. Joseph lui ressemble beaucoup ; il est joli enfant pour le moment. Je voudrais que Bon Papa vit sa petite Bébelle ; elle le dérangerait plus d'une fois dans son travail. Elle prend le parler méridional et rien de plus drôle que de l'entendre dire (comme sa bonne) à tout propos : « Oh ! mome diou ! » et avec une pantomime des plus expressives. La marmotte, elle m'effeuille en ce moment un bouquet de roses que Mr Pignon m'a apporté d'Alger ; elles étaient bien jolies, mais hélas « et rose, elle a vécu... » Ce qui est plus durable ce sont les « 100 oranges que Charles Saglier nous a envoyées et que nos enfants apprécient beaucoup ainsi que les dattes que Mr Pignon y avaient jointes ».

Le Colonel est absent pour une huitaine de jours ; il est allé à Nice et aux environs. Heureusement il n'emène pas Pierre dans ces tournées là ; mais hélas, au moment de l'inspection, il ne pourra pas se passer de lui et bien qu'il tâchera, pour moi, de ne pas faire d'absences trop longues à ce moment sans revenir passer un jour ou deux à Marseille, j'appréhende beaucoup cette absence ; j'ai eu trop de chagrin de la séparation de l'année dernière.

Je viens d'aller comme une fermière visiter mon poulailler ; j'ai déniché 4 œufs ! il va y en avoir un 5^e, la poule pond. Tu vois si je pourrai t'offrir des œufs frais ; nous avons au moins 3 œufs par jour ! »

Adèle G. en faisant un tour d'horizon de la famille pour tenir sa sœur Jeanne au courant (19 février) trouve que leur mère ne va pas mal en ce moment « quoi qu'elle se dise toujours incapable de toute espèce de marche, perdant de plus en plus ses jambes. Et quand je lui dis que lorsque ses filles reviendront elle se trouvera sans y penser toute rajeunie, je ne la convaincs pas. Sa grande préoccupation qui a fait place maintenant à celle qui nous avait impressionnée est qu'elle deviendra vite impotente ! La perspective de son déménagement l'effraie aussi un peu et elle me disait l'autre jour « si j'avais

seulement ma pauvre Jeanne ici, elle me donnerait un peu d'entrain » . « Il est bien vrai que tu lui manques bien... »

Mme Degron, la cousine du Capitaine Petit, avant de partir pour Marseille est allée au 95 boulevard Saint-Michel chercher le paquet préparé pour Jeanne. Elle a été reçue par Mme Wallon qui se sentait tout émue en l'embrassant, après l'avoir chargé « de tous mes embrassements et baisers pour toi, pour tes chers bébés et de toutes mes amitiés pour ton cher mari. Elle me disait que tes chers parents de Grignon avaient le propos d'aller te voir au mois d'avril. Je les trouve bien heureux. Ce n'est pas encore de sitôt que ton Père pourra songer à ce voyage ; il est plus occupé qu'il ne l'a jamais été... »

On est très inquiet en ce moment, dit-elle plus loin dans sa lettre à Jeanne (20 février) pour Jeanne Puisseux ³ dont la poitrine paraît vouloir se prendre aussi. D'un autre côté, Mme Puisseux est toujours très malade de l'estomac ; on ne sait trop ce qui la fait souffrir ; elle ne peut absolument prendre que du lait. C'est une triste maison. Il paraît que ce pauvre Mr Puisseux est dans une inquiétude mortelle. Ta Tante (Jannet) qui est allée dernièrement faire une visite à la cousine Sophie (Desgentils, née Caffiaux) l'a trouvée aussi extrêmement inquiète d'une espèce de congestion qu'aurait eu son mari. Il allait mieux et les nouvelles qu'on a eu depuis confirment ce mieux. Mais je sais que le cousin Emile (Caffiaux ?) devait venir à Paris pour voir ce qu'il en était.

Si le temps me le permet j'ai l'intention d'y aller aussi jeudi. Je dis si le temps me le permet, car il est toujours bien mauvais, peu froid, mais très désagréable. Néanmoins les abricotiers commencent à fleurir, mais cette année j'y tiens moins.

Rentré à Châtillon sur Seine où il habite avec sa femme et ses enfants, Camille Pignon remercie encore les Petit de leur affectueux accueil à son passage à Marseille... « J'ai dit à ma femme que je n'étais plus votre ami, mais que je me sentais comme parent avec vous... ».

Chose curieuse, au moment où j'écris ces lignes (26 septembre 1938) c'est-à-dire au moment où nous vivons des heures si angoissantes ne sachant pas si une nouvelle guerre mondiale ne va pas se déclencher (au cas où le Führer Hitler maintiendrait ses prétentions d'occuper par la force les territoires de la Tchécoslovaquie habités par les austro-allemands) me tombe sous les yeux une lettre du Capitaine Laurent, camarade du Capitaine Petit, lui parlant de la situation inquiétante créée par les manœuvres de l'Allemagne (lettre du 20 février 1877) ⁴.

« Nous n'avons pas beaucoup plus à faire qu'en temps ordinaire, car on a bien vite fait de pondre une circulaire du calibre de celle que vous avez reçue. La vérité, d'ailleurs, est que tout cela était prêt ou presque prêt depuis près de six mois. Nous ne

³ - Jeanne Puisseux : 2^e fille de Léon Puisseux (frère de Victor Puisseux). La 1^{ère}, Charlotte est morte en 1872. Il n'avait que ces deux filles.

- Sophie Desgentils, née Caffiaux (une des six enfants d'Henri Caffiaux, frère de notre arrière-grand-mère Fédé) a épousé en 1874 Jean Desgentils, Capitaine d'Artillerie (1828- xx), ce ménage n'a pas eu d'enfants.

- Emile Caffiaux : frère de Sophie.

⁴ Note historique : Alerte de 1875 – Bismarck voyait avec un profond dépit la France se relever rapidement de ses graves désastres, améliorer son recrutement militaire, s'acquitter avant le temps de son énorme rançon, reconstituer sa frontière des Vosges, réorganiser et perfectionner ses armements.

Il excita dans la presse germanique les passions belliqueuses et propagea l'idée d'une nouvelle guerre contre l'ennemie héréditaire. Aussi pressant que le chancelier de fer, le feld-maréchal de Moltke fit porter à 450 000 hommes le chiffre de l'armée permanente, augmenter la flotte de guerre et fortifier les ports militaires de la Mer du Nord et de la Baltique.

Bref au printemps de 1875, l'invasion de la France paraissait décidée. Bismarck ne cherchait plus qu'un prétexte. Mais la Russie, soutenue par l'Angleterre, se déclara pour la paix. Le Tsar Alexandre II vint même à Berlin (11 mai) et ne quitta la capitale de l'Empire d'Allemagne que lorsqu'il eut la certitude que la France ne serait point attaquée.

nous sommes décidés à l'envoyer que sur notre propre initiative, en voyant quelques taches noires à l'horizon...

Notre organisation du temps de guerre sera complète dès que vous aurez (vous et les autres) répondu, et, s'il fallait mobiliser, il est certain que nous serions prêts à tout. Mais qu'est-ce que nous sommes nous autres pauvres hères ! dans cet océan humain qu'il s'agit de soulever à ce moment ?...

Il est certain que l'Allemagne redouble de taquineries à notre égard. Tu sais son refus de participer à l'Exposition : c'est là un grand point ; mais il y en a d'autres non moins significatifs...

Evidemment toutes ces choses rapprochées de la polémique échevelée que les Allemands entretiennent à cette heure, même contre nous, sans qu'un seul journal français en fasse mention, semblent indiquer un parti pris évident d'en finir avec nous. Qui pourrait l'en empêcher ? La Russie s'est lancée dans une aventure dont il est difficile de voir la solution. L'Angleterre ne nous soutiendra pas davantage. Quant à l'Italie, il m'est tombé l'autre jour dans un des derniers numéros de la Revue des deux Mondes un passage qui, je crois, peint assez exactement la situation des esprits en Italie : c'est une scène au parlement italien entre Garibaldi et Cavour où le premier s'écriait : « comment voulez-vous que je respecte un homme qui m'a fait étranger dans mon pays ? ». Avis aux Français pour le comté de Nice !...

Quant à nous personnellement notre avenir comme Corps (le corps du Génie) devient lui aussi de plus en plus sombre. Il s'accumule contre l'organisation défensive qu'on a ébauché depuis 3 ans une telle somme de haines de toute nature, les rapports avec les autres services et le commandement deviennent tellement tendus partout que je me demande si ce n'est pas en même temps une sorte de conspiration générale !

Pour mon compte, je suis tellement écoeuré de tout ce que je vois ici, de la faiblesse de caractère, de l'ignorance crasse de tout ce personnel que je te déclare franchement que si je pouvais prévoir 10 ans de paix devant nous, je m'en irais. Serait-ce convenable si nous devons partir en campagne avant un an ? »

Ce n'est pas 10 ans de paix que nous avons eus, c'est 37 ans avant d'en arriver à la grande guerre 1914-1918 et quelle guerre !... et ça n'est pas fini... Nous sommes en 1938 plus menacés d'une guerre européenne et même mondiale que nous l'étions en 1914 !

Mais revenons à la famille, à notre famille qui nous fait oublier cette pauvre humanité en folie !

Le pauvre Charles Saglier, maintenant seul à Alger (27 février) depuis que son beau-frère Pignon est parti, est bien reconnaissant « aux petits comme aux grands » de la famille Petit de leurs bonnes lettres. « Je me réjouis à présent que mon beau-frère soit restitué à celles qui me l'avaient prêté ; je suis plus isolé, mais je n'ai plus de responsabilité. Il me parle beaucoup de son séjour à Marseille et conclut par ces mots : « Quels cœurs d'or ! »... Quant à moi ; si j'étais divinité, je voudrais me voir offrir en « ex-voto » des cœurs dans ce genre-là...

Ce beau climat d'Algérie, avec tout son soleil, lui est bienfaisant, il le reconnaît : « Il y a six semaines j'avais deux poumons atteints ; hier mon médecin m'a déclaré qu'il ne restait plus trace de mal d'aucun côté. Cela ne veut pas dire que mon catarrhe soit guéri ; hélas, je continue à tousser, mais les bronches sont dégagées et c'est un résultat important. Je vais d'ailleurs continuer le même régime d'austérité qui réussit à ma bête, bien qu'il soit contraire à mes goûts... ».

Mars 1877

Une autre lettre du Capitaine Laurent à son camarade Petit (7 mars 1877) le renseigne sur les dispositions prévues au Ministère de la Guerre, en cas de guerre. Mais en tête de sa lettre il s'empresse de rassurer Madame Petit : « Il ne saurait être question pour vous du poste d'Alger. On a offert officieusement la place par ordre d'ancienneté : le Colonel Coste m'a dit que le Général Teissier s'était empressé d'accepter... ». Il avait donc été un moment question de donner ce poste au Colonel Hallier ? « Il n'y a rien de définitif, ajoute-t-il, mais en tous cas il y a encore de la marge jusqu'au Colonel Hallier. Je te prie toutefois de garder ceci pour toi ».

Mais on parle de promotions possibles en fait de généraux et il se pourrait que le Colonel Hallier, passant général, prenne le commandement de places fortes du Nord organisées en groupes.

« Il n'y a donc pas de mal à ce que la solution soit différée tant que le Colonel Hallier n'est pas passé général. Mais il me semble que s'il l'était, ce serait sans regret que tu regagnerais les brumes du Nord ? ».

Sophie Wallon à laquelle Jeanne a eu l'aimable pensée d'envoyer un panier de mandarines l'en remercie (9 mars 1877) et lui envoie la photo « d'un gros petit garçon de ta connaissance (Charles) que tu as sans doute déjà examiné avant de lire ma lettre. Paul vous entretiendra tout à l'heure de la nouvelle vie qui semble se préparer pour lui, de ses espérances touchant l'installation de l'Espagne à la prochaine Exposition (1878), de ses visites à l'ambassadeur, au Roi lui-même, c'est à dire au prince-époux. Ce sera bientôt, je crois, l'homme le plus occupé du monde. En attendant je commence à comprendre que je vais être sacrifiée ; je me vois peu à peu complètement refoulée dans ma chambre... (Paul avait en effet décidé de s'emparer du salon pour en faire son atelier de dessin) ».

Madame Wallon, en plein déménagement du 95 boulevard Saint-Michel à l'Institut où ils ne seront définitivement installés que le lundi 19 mars, s'excuse, avec toute ses occupations, de remercier si tardivement Jeanne (15 mars 1877) de son envoi de mandarines.

« Je ne pourrais pas dire non plus que je prends bien gaiement mon parti d'aller nous établir à l'Institut ; jamais je n'aurais cru être aussi attachée à mon pauvre 95... Et pourtant avec tous les embellissements qu'on a trouvé moyen de faire à l'Institut ce que j'ai à perdre ici sera bien compensé par ce que je retrouverai là-bas ».

Elle a reçu la visite de Mme Degron (cousine du Capitaine Petit) à son retour de Marseille, lui rapportant des nouvelles de la famille. Elle nous a dit qu'elle t'avait trouvé bien bonne mine, que les migraines étaient en grande partie dissipées et que tous nos petits-enfants allaient bien : que Bébelle devenait de plus en plus gentille... ».

Sophie W. attend son 2^e enfant et Madame Wallon trouve « qu'elle commence à être un peu lourde ; elle ne sort que le moins possible et moi, en ce moment, je n'ai guère le temps d'aller la voir... »

Quant à Adèle Guibert qui « avait promis à ses garçons de les amener une dernière fois dans le jardin (95 boulevard Saint-Michel) qui va bien leur manquer par parenthèse, je l'ai attendue tout l'après-midi, mais en vain... »

T'ai-je dit que Mr Desgentils ⁵ avait eu dernièrement une petite attaque d'apoplexie, suivis d'une seconde qui a beaucoup effrayé, et à bon droit, cette pauvre cousine ? Nous craignons bien nous-mêmes qu'il n'en restât pas là, mais depuis une

⁵ - Mr Desgentils : mari de Sophie Caffiaux (sœur de la suivante).

- Marie Pinson (ou Pinçon) née Caffiaux (un des 6 enfants d'Henri Caffiaux, frère de notre grand-mère Fédé).

- Marie Caffiaux, fille d'Emile Caffiaux (frère de la précédente) – A vérifier, le ménage d'Emile Caffiaux n'aurait pas eu d'enfant ? – Après vérification : il en a eu 8 !

quinzaine de jours, nous n'en entendons plus parler, ce qui nous fait supposer qu'il va bien.

J'ai su par Valentine que Marie Pinson avait les yeux malades : on craignait même la cataracte et on pensait déjà à une opération.

Il paraît aussi que Marie Caffiaux la fille d'Emile Caffiaux donne assez d'inquiétude ; elle a beaucoup de peine à se former ; elle grandit beaucoup, est toujours triste, n'a pas d'appétit ; en un mot, elle dépérit.

Ma tante François est guérie de sa bronchite et la tante Étienne va bien... »

Voici des nouvelles de la famille du Nord qui auront intéressé Jeanne.

« Ta tante Jannet a engagé Adèle et Julie Vannier à venir la voir pendant les vacances de Pâques. Serons-nous à Paris pour la voir, car nous avons toujours l'intention d'aller à Rouen à Pâques et de là passer un couple de jours aux Petites Dalles où il y aura à faire, sinon encore cette année de grands travaux (aménagement des maisons achetées au Père Saillot) du moins ceux qui sont les plus nécessaires. J'ai un mariage à t'apprendre : c'est celui d'Hélène Croiset avec un jeune homme employé dans les Postes et qui habitera Paris dans la même maison que Mr Croiset. Octavie Rousseau se marie le 12 avril ».

Le Colonel Hallier vient d'être nommé général. C'est Jeanne qui l'annonce à sa mère (17 mars 1877). « Et puis je tiens à vous faire part tout de suite de la nomination du Colonel Haller comme général ; je crains que mon Père ne l'ait pas vu à l'Officiel et je suis sûre que le Colonel (le Général veux-je dire) serait très flatté de recevoir une carte de Père et Père serait peut-être contrarié de n'avoir pas appris à temps cette nomination pour envoyer ses félicitations. Le Colonel est si bon pour nous que je suis contente que ma famille puisse se réjouir, en même temps que nous, de la distinction dont il vient d'être l'objet.

Fais-en part je te prie à Paul, ma chère Maman ; il connaît le Colonel et sera contente de la nouvelle. Nous avons été bien contents de la nomination de Paul. Il est probablement si occupé qu'il ne songe plus à la lettre pleine de détails promise il y a huit jours ! Et ses projets sur l'installation de l'exposition espagnole se réaliseront-ils ? qu'il soit un peu moins paresseux et nous donne lui-même quelques détails.

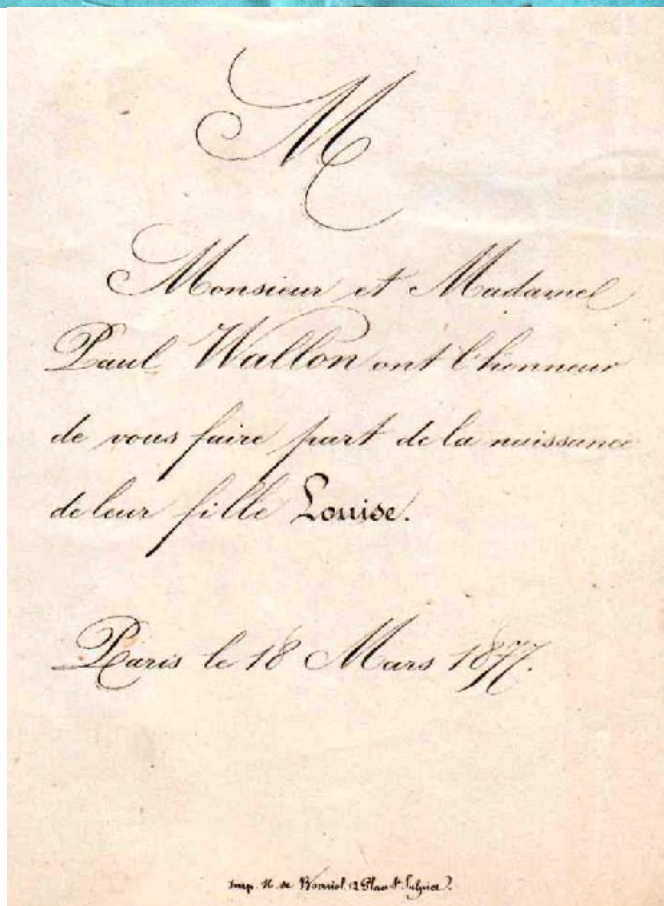
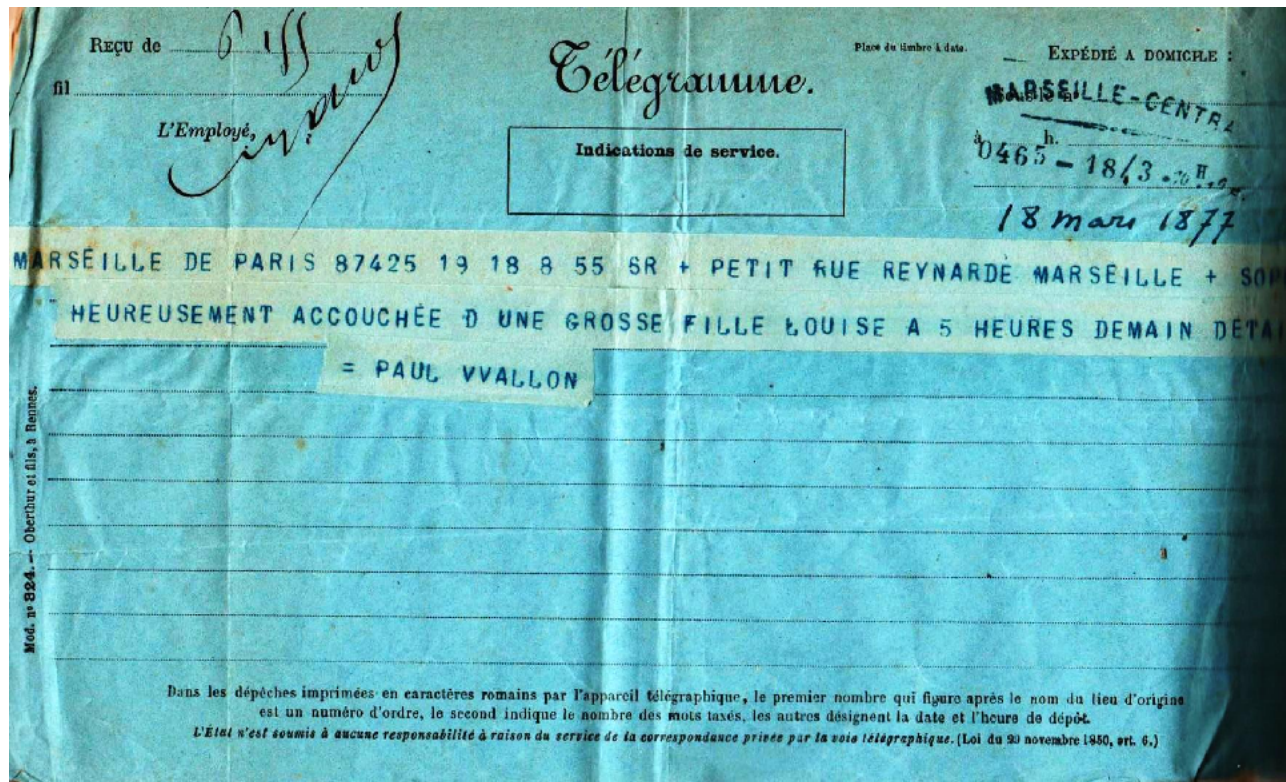
Mes enfants se portent toujours très bien. Bébelle surtout ressemble à une grosse paysanne et mon Bélot (Joseph) est comme une petite pomme d'api. Quant à mes migraines, il n'en est plus question ; je me porte très bien quoi qu'ayant beaucoup maigri : c'est simplement je crois parce que j'ai pu reprendre ma taille normale, ce qui ne m'était pas arrivé depuis longtemps... Je suis à peu de chose près comme à 18 ans ».

Sa lettre va arriver au milieu du tracas du déménagement. Si elle doit renoncer à revoir le boulevard Saint-Michel pour lui dire adieu, elle espère bien être la première à souhaiter à ses parents la bienvenue à l'Institut et malgré l'embarras que ma présence pourrait occasionner, ma foi, je voudrais bien être au jour où vous m'y verrez... Mais en attendant, venez nous voir. Puisque Père peut quitter Paris pourquoi va-t-il à Rouen plutôt qu'à Marseille ? Je suis jalouse, parce que pour vous il n'y a plus de question d'argent et le voyage se fait si facilement qu'il n'y a plus question non plus de fatigue. C'est qu'alors vous ne vous rendez pas compte du plaisir que j'aurais à vous voir, que nous aurions à vous voir. Et puis, ce serait l'occasion de voir Marseille à son plus beau moment. Tu retrouverais facilement, mon cher Père, une huitaine de jours à consacrer un peu plus tard à Rouen et aux Petites Dalles. C'est peut-être la seule occasion pour vous de voir le Midi, car il faut bien espérer que nous ne sommes pas pour toujours si loin de vous...

Je termine bien vite ma lettre, car nous avons le Général à déjeuner. Nous ne passons jamais un dimanche seuls ; ou il vient passer la journée avec nous, ou nous allons dîner à son restaurant avec lui.

Je t'embrasse bien, ma chère Maman. Décide Père à venir. Il serait content de voir ma petite installation où nous nous trouvons très bien et tu te reposerai bien ici ; le beau ciel, le beau soleil te remettraient vite de la poussière du déménagement ».

Paul Wallon envoie le 18 mars 1877 à Marseille une dépêche pour annoncer la naissance de sa fille Louise : « Sophie heureusement accouchée d'une grosse fille Louise à 5 heures – Demain détails – Paul Wallon ».



Le lendemain 19 mars, Paul Wallon donne bien des détails sur cette naissance très mouvementée. À 5 heures de l'après-midi, après le départ de ses parents venus aux nouvelles, puis du cousin Puiseux, resté seulement quelques instants, il trouve après avoir reconduit son cousin à la porte « Sophie atterrée, debout dans la salle à manger ; elle entre en se traînant dans mon cabinet ; les grandes douleurs commençaient... Elle souffrait horriblement et était incapable de gagner sa chambre. Elle s'assit en se roulant, en se tordant plutôt dans le fauteuil de mon cabinet, incapable même de se jeter sur une couchette qui était près de là... »

La domestique de Mr Allart était partie au couvent chercher la sœur pour la nuit et il avait envoyé son beau-père Mr Allart chez le médecin.

« Quelques minutes après, à 5 h ½, j'amenais une superbe petite fille... ».

Sans perdre la tête, aidée par sa domestique restée près de lui, il pût donner les premiers soins, puis dégringoler l'escalier comme un fou après avoir enfilé ses bottines. « Une file ! ». J'eus encore le temps de jeter ce cri au bas de l'escalier au concierge qui me regardait descendre stupéfait... Je tombe chez Malassy...

Bousculant la domestique du docteur qui lui proposait d'attendre dans le salon et se mettait à ouvrir les persiennes tranquillement, il pût enfin emmener, arracher plutôt son ami le docteur jusque chez lui, où l'opération commencée d'une façon si imprévue par lui, pouvait être harmonieusement terminée par les médecins, le médecin traitant étant arrivé à son tour peu après. « J'ai eu une fameuse suée, je vous en réponds ! Allons, bonsoir, chers amis, j'ai dix lettres à écrire aujourd'hui. Je vous en ai dit assez aujourd'hui... Ce matin, le Docteur a trouvé Sophie en très bonne voie... »

Petit Henri a touché vivement son bon-papa Petit en lui écrivant pour sa fête. Il en est d'autant plus touché que c'est la 1^{re} lettre qu'il reçoit de son petit-fils. Marie Silvestre se charge (23 mars 1877) d'en exprimer ses remerciements en écrivant à son frère et à Jeanne. De son côté elle a été très heureuse des nouvelles rapportées par sa cousine de Crespieres (Mme Degron). Son beau-père, Mr Silvestre, a beaucoup souffert d'une rétention causée par une très grande inflammation et papa Petit, pris d'un accès de goutte dans la jambe est bien privé de ne plus pouvoir circuler comme autrefois.

« Au moment de tous nos tracas, nous avons eu l'inspection de Mr Boitel. Il a été comme toujours très bienveillant et très affable. Nous aurions bien voulu voir Mme Boitel. Elle avait fait le projet de venir à Grignon, mais elle a été retenue à Paris. Mr Boitel nous a fait espérer qu'elle viendrait pendant qu'il irait en Corse (pour une inspection). Il a l'intention d'aller vous voir en passant à Marseille (mercredi saint). Ma cousine a rapporté le meilleur souvenir de son voyage. Elle a dit à Papa qu'elle avait été très bien reçue et que Jeanne avait eu pour elle beaucoup d'amabilité... »

Mr Boitel annonce d'ailleurs au Capitaine Petit (25 mars 1877) son prochain passage à Marseille et son désir d'aller leur faire une petite visite... mais au dernier moment, son compagnon de voyage l'ayant entraîné à partir par le Mont Cenis et l'Italie, il remet cette visite à son retour vers le 18 avril.

Charles Saglier donne de ses nouvelles (26 mars 1877) à son ami Petit. « J'ai de bonnes nouvelles de Paul. Il a soumis son plan d'exposition au roi d'Espagne et voudrait être déjà à l'œuvre. Sa nomination en remplacement de l'Architecte des Domaines a paru à l'Officiel ; c'est un service d'au moins 18 mois qui ne l'absorbera pas et lui rapportera 4 000 F par an... Je n'ose te parler de moi ; il me semble que je vais moins depuis que j'abuse des vésicatoires, mais je crains de trop m'écouter. Je pense d'ailleurs vous soumettre l'état de mon individu vers le 20 avril, quelle joie !... ».

Monseigneur Bataille, retour de Rome, écrit de Gênes (29 mars 1877) : « Voulez-vous prier Jeanne de réchauffer le petit-déjeuner auquel nous avons eu la cruauté de faire affront il y a un mois et qu'elle nous avait alors si charitablement préparé ? » Comme il doit arriver à Marseille demain tard dans la nuit il ne veut pas

déranger la communauté qui doit lui donner l'hospitalité. Il descendra à l'hôtel. « C'est pour le même motif que je vous défends (souligné) sous peine d'être mis aux arrêts, de chercher à me voir avant le déjeuner intime de la rue Reynard... signé Louis, évêque d'Arras.

Avril 1877

Un mot du Capitaine Laurent (1^{er} avril 1877) : « Je viens d'apprendre que le général va proposer au Ministre d'appeler le général Ausans au Comité et de faire prendre la direction supérieure de Lille par le général Hallier. Dans ce cas la mutation aurait lieu immédiatement. Tu peux le dire au général Hallier en lui faisant remarquer que rien ne sera définitif avant approbation du Ministre et que par conséquent je le prie de n'en rien dire. Prends toujours tes dispositions en conséquence. S'il arrive un accroc à la chose, je te le ferai immédiatement parvenir.

Inutile de te dire combien je serai heureux de te voir te rapprocher. Fais bien mes amitiés à Madame Petit et aux mioches. Ton dévoué camarade G Laurent – 1^{er} avril – Ne prends pas cela pour un poisson d'avril. C'est très sérieux ».

Mais cette mutation, comme nous le verrons par la suite, n'aura lieu que d'ici quelques mois.

Une lettre de Mme Boitel (2 avril 1877) à Jeanne pendant que son mari est en tournée d'inspection en Corse : « Mais mon Seigneur et Maître... préfère sa liberté ; il aime mieux me laisser sur les bords de la Seine (32 rue du Bac) que sur les bords de la Méditerranée. Je puis dire « les bords de la Seine », car j'habite maintenant à deux pas du Pont Royal, dans la bruyante et commerçante rue du Bac, ce qui fait un grand changement avec notre calme de la rue Madame.

J'ai vu hier Mr Wallon qui allait parfaitement bien et qui a un cabinet bien gai et bien agréable (à l'Institut). Madame Wallon était dans son lit pour un gonflement du genou occasionné par une chute dans l'escalier de Mme Guibert.

Elle donne des nouvelles « de toute la famille Gréard qui va bien ». « J'allais oublier de vous dire que vous verrez mon mari à Marseille, mercredi 4 avril ».

Le Capitaine Petit en envoyant à son beau-père (2 avril 1877) un certificat de 5 actions P.L.M. lui donne des nouvelles de tous : « nous avons passé l'après-midi du jour de Pâques sur le bord de la mer, sous un soleil éclatant et déjà un peu chaud. Vous pourrez admirer bientôt vous-même la beauté du coup d'œil dont on jouit à l'extrémité du Prado. Des collines, rocheuses au sommet, verdoyantes au pied, vivement éclairées aux premiers plans ou noyées dans une teinte bleu foncé ; le Château d'If avec ses vieilles tours romantiques ; la mer, unie comme un lac, tantôt bleu indigo, violette ou verte ; enfin, sur tout le rivage, les petites bastides blanches avec leurs terrasses italiennes où les Marseillais viennent manger la bouillabaisse traditionnelle... tout cela constitue un tableau qu'on ne se lasse pas d'admirer...

Enfin toute la famille est en bonne santé bien que Jeanne éprouve ces temps-ci un peu trop d'ardeur au travail. Elle veut achever trop vite ce qu'elle a entrepris ; une robe est à peine commencée qu'elle doit être terminée. Cette fatigue n'est que passagère et cédera vite au repos et à quelques fortifiants.

Le petit Pierre se porte mieux que l'an dernier ; il n'est plus grognon et le climat sec du pays paraît lui convenir ; Il a cependant le ventre très dur et les digestions incomplètes. Jeanne s'était imaginée qu'il était menacé du carreau. Nous avons été consulter un des premiers médecins de Marseille, homme très affable et dont les soins ne manqueraient pas à la famille si j'étais obligé de m'absenter. Mr Magail – c'est le nom du Docteur – nous a rassurés ; le petit Pierre n'est que lymphatique et n'a besoin que de soleil, de viande saignante et de bains de mer. Le soleil ne lui manquera pas, ni les bains

de mer, mais il est plus difficile de lui faire accepter une nourriture spéciale. Quant à Bébelle et à Joseph, ils jouissent d'une santé parfaite. Joseph a 8 dents ; il dort bien la nuit et couche d'ailleurs dans la chambre de la bonne. Bébelle est un petit diable, toujours aussi espiègle et mutine ».

Henri, l'aîné, on n'en parle guère. C'est d'ailleurs déjà un petit homme. Il va bientôt avoir 5 ans.

« Le général a été très sensible aux félicitations que vous lui avez adressées. Il est toujours aussi bienveillant pour nous et gâte les enfants chaque fois qu'il peut en trouver l'occasion. J'ai toujours beaucoup de travail, mais un travail varié et très instructif. Le soir je rédige un mémoire qui doit être publié par le Ministère. J'espère qu'avec l'appui du général et un travail opiniâtre j'arriverai à abréger un peu le long stage du grade de Capitaine et à conquérir avec le grade supérieur une aisance un peu plus grande pour subvenir aux besoins de la petite famille qui, de jour en jour, deviennent plus étendus. Cette vie de travail, dont vous donnez d'ailleurs un si bel exemple, ne me paraît pas d'ailleurs pénible ; elle est agréable par le travail même et indépendamment de tous les avantages qu'elle peut procurer. Nous avons appris avec grand plaisir la nomination de Paul et nous vous prions de l'en féliciter ».

Jeanne ajoute un mot pour insister encore auprès de son Père pour qu'il vienne avec sa mère jouir de ce beau climat du midi.

Le voyage que Mr et Mme Wallon projetaient de faire à Rouen pour les vacances de Pâques est forcément remis à la suite de la chute que Mme Wallon a fait dans l'escalier de sa fille Mme Guibert.

« Et au lieu d'être à Rouen, écrit-elle à Jeanne (3 avril 1877) je suis en ce moment au lit à soigner mon genou malade depuis plusieurs jours... ». C'est Mr Colin qui la soigne. Ce genou qui s'était gonflé énormément, à tel point que Mr Colin craignait un épanchement de synovie, s'est dégagé heureusement assez vite ».

« Monsieur Deltour ⁶ est venu dernièrement voir ton Père, au retour d'une inspection qu'il vient de faire dans le Nord, où, grâce au souvenir de ton Père, il a reçu partout l'accueil le plus empressé.

Il s'est arrêté à Amiens où Mgr Bataille l'a reçu de la manière la plus aimable ; de là il est allé à Douai où il a été voir Mr l'abbé Rara dont la santé décline malheureusement beaucoup. Il a fait, il y a peu de temps dans son appartement une chute à peu près semblable à celle qu'a faite ta pauvre grand-maman dans ses derniers jours (mais sans fracture) et qui l'oblige, comme elle, à garder le lit. Les religieuses qui l'entourent sont très inquiètes de son état. Il a voulu dernièrement écrire encore quelques mots à ton Père, mais il n'a pu faire que quelques lignes... et encore étaient-elles illisibles. Mr Deltour est allé aussi à Valenciennes où il a vu Valentine et sa petite famille : il est revenu enchanté de sa bonne mine et de son air heureux.

La pauvre Marie Boutan vient de succomber après sa longue et pénible maladie. Quoiqu'attendue depuis longtemps, cette mort n'en a pas moins été un moment bien cruel pour toute sa famille et en particulier pour ta tante Jannet qui sentait se raviver en elle les plus pénibles souvenirs.

Heureusement qu'elle a en ce moment nos cousines Adèle et Julie Vannier qui sont venues passer près d'elle les vacances de Pâques : Adèle chez elle, Julie et ses enfants dans un hôtel.

Melle Marie Lussigny l'aîné des filles de Mr Jules va épouser Mr Dorns, fabricant d'amidon à Valenciennes ».

⁶ - *Famille Deltour : Inspecteur d'Académie, terminera sa carrière comme Directeur de l'enseignement secondaire.*

- *Marie Boutan : morte le 2 avril 1877.*

Mr Wallon ajoute un mot pour dire à Pierre qu'il s'est occupé de ses obligations P.L.M.

« Vous me faites de Marseille un tableau qui donne un vif désir de voir ce pays, mais ce que je souhaiterais bien davantage c'est de voir Jeanne et vos petits enfants. Il n'y faut pas penser cette année avec l'indisposition de votre maman et, de plus, si je puis m'absenter quelques jours, ce sera pour aller à Rouen et de là aux Petites Dalles où il y a quelques travaux à faire ? Ta maman, ma chère Jeanne, te dit combien nous sommes contrariés de te savoir aussi fatiguée. Il faut nécessairement que tu travailles moins. Nous ne sommes plus là pour y veiller, mais nous comptons sur Pierre.

À dieu, cher enfant, je t'embrasse ainsi que nos chers petits-enfants. Je pense avec tristesse non seulement que le petit Joseph quand il me verra ne saura pas qui je suis, mais que cette chère petite Bébelle ne me reconnaîtra plus ! Espérons que le général ne tardera pas à être rappelé plus près de Paris. Je renoncerai volontiers pour cela même au plaisir de voir la Cannebière ! ».

Madame Dupré la Tour ⁷ écrit à Mr Wallon pour le prier d'user de son influence afin de faire obtenir à son mari la place de juge à Valence qui va rester vacante.

Comme cette place de Valence, sans être un avancement pour Mr Dupré la Tour lui convient à tous égards, il voudrait ne rien négliger pour l'obtenir. Tout le rattache à ce pays : sa mère dont la santé nous cause souvent des inquiétudes, ses souvenirs de famille, car son grand-père était Procureur du Roi à Valence et son oncle y était Président du Tribunal ; ses relations enfin et ses propriétés, tout l'attire vers la Drôme... ».

Elle craint que les efforts « des députés radicaux de notre région » ne réussissent sans doute à faire nommer leur candidat...

Un petit mot adressé à Jeanne et signé « Sougui » - serait-ce le cousin japonais ? – lui annonçant qu'il est arrivé il y a quelques jours à Marseille, qu'il est au pensionnat des Frères et qu'il ne sort qu'une fois par mois et qu'il sera heureux de faire sa connaissance dès qu'il sortira (4 avril 1877).

Adèle Guibert donne directement à Jeanne (5 avril 1877) des nouvelles de sa famille. Le genou de sa mère va sensiblement mieux « mais je crois qu'il est nécessaire qu'elle prenne de grandes précautions, non seulement tant qu'il y aura effectivement de l'eau, mais même après ; si tu lui écris, insiste là-dessus... je trouve que sa santé générale est assez ébranlée depuis quelques années pour que tout mérite attentions et précautions et c'est ce qu'on ne peut pas lui dire.

J'ai donc commencé ma journée (8h du matin) avec Henri, Maurice et Joseph en allant prendre des nouvelles de maman. Tu n'es sans doute pas sans savoir que nos deux filles (Marie et Anna) sont à Laval (chez leur tante Céline de la Gillardaie) y passant de longues et joyeuses vacances de Pâques.

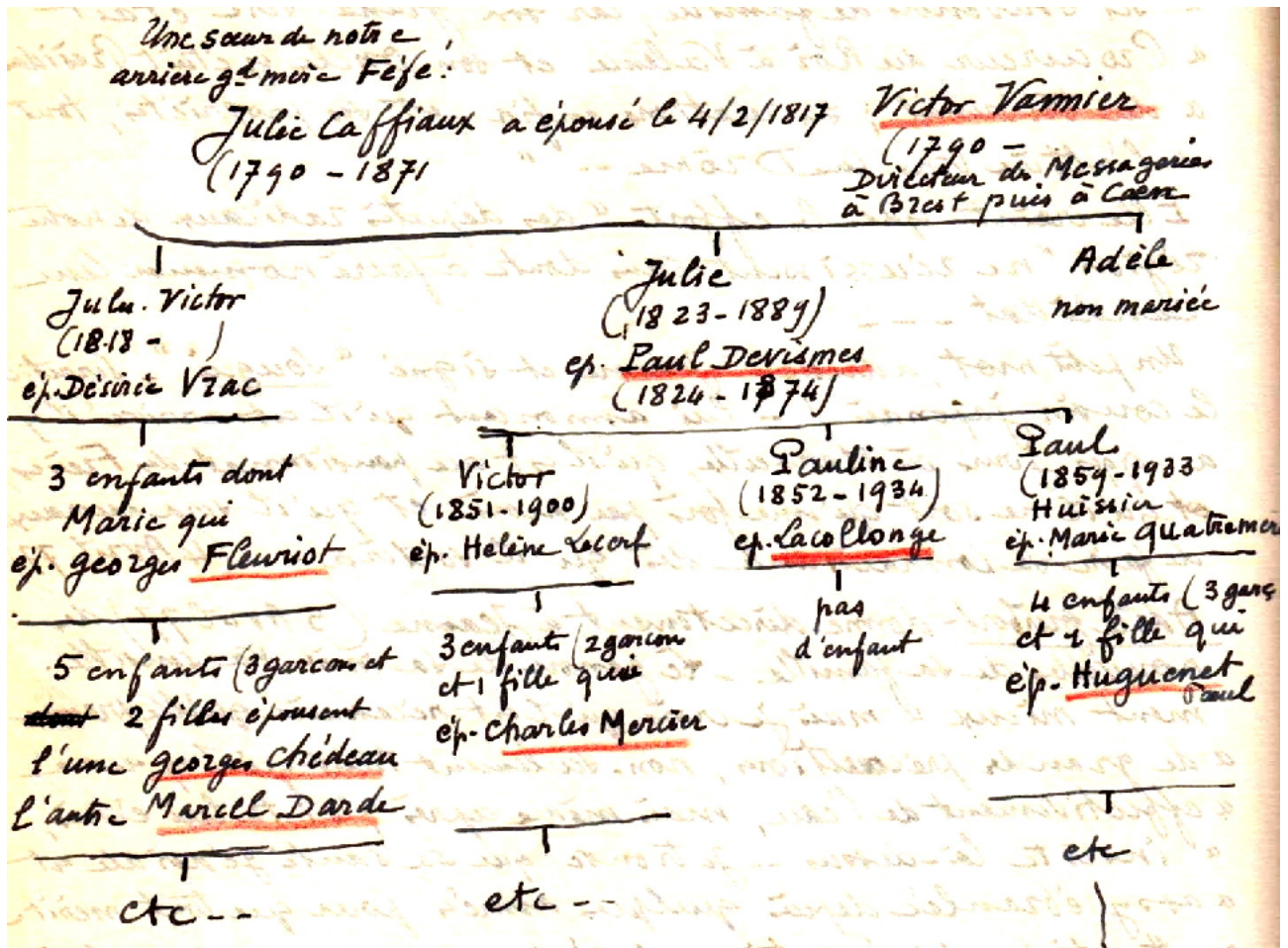
Dans notre route vers l'Institut, nous avons rencontré Paul qui nous avait assuré que nous pouvions aller voir Sophie à des heures aussi matinales. Après notre visite à maman, nous nous rendîmes donc rue des Écoles. Sophie était déjà levée. Je lui ai trouvé bien bonne mine et à nos deux petits poulots aussi. De là nous nous rendîmes à la Visitation où nous fîmes notre dernière étape. Marie (sa sœur aînée, religieuse) est toujours de même pas bien vaillante, je crois. Mais on la ménage et on ne lui a laissé faire qu'un carême très peu sévère. Quoiqu'il ne fût pas midi, on nous permit de voir Marguerite et Geneviève avec qui nous avons passé du reste une partie des journées de lundi et de mardi.

Pour compléter ma journée, je viens d'avoir cette après-midi la visite annoncée de nos cousines Devîmes (Julie Vannier) et Adèle Vannier. Je ne connaissais pas la

⁷ Famille Dupré la Tour : voir Philippe Corpet, qui a épousé Laurence des Gravières, arrière-petite-fille de Céleste Dupré la Tour, camarade de pension de Jeanne Petit.

première ni sa fille et son fils Pauline et Paul. Ce dernier est un bien gentil jeune homme (18 ans).

Ci-dessous la généalogie :



Ma tante Jannet qui les accompagnait m'a dit avoir eu tous les jours, et ce matin encore, de bonnes nouvelles de ses voyageurs : mon cousin Puiseux fait avec ses enfants le tour de Bretagne.

Du dehors, les nouvelles d'Étienne (à Rouen) et de son entourage (oncle Henri et Tante Laure) sont excellentes. Valentine annonce que Madeleine à la petite variole et qu'elle l'a donnée à sa petite sœur. Il faut croire que c'est extrêmement bénin puisque Valentine n'en paraît pas tourmentée ; mais la petite (Marie) n'a pas encore été vaccinée.

Mon Père et maman sont presque complètement installés (à l'Institut) et, si ce n'est cependant les inconvénients que présente le service, ils se trouveraient là très bien.

Je viens d'être dérangée par la visite de Mme Boitel qui m'a dit avoir reçu une dépêche de son mari, notant qu'il vous avait vus. Toute visite de Parisiens doit vous être bien agréable.

Vous allez sans tarder en avoir une bien excellente de Mr Petit et Mme Silvestre. J'en suis bien contente pour Pierre et pour toi aussi, ma chère Jeanne ».

Malheureusement, cette visite attendue par les « Marseillais » n'aura sans doute pas lieu. Marie Silvestre écrit que son Père qui semblait allait mieux de la goutte vient d'avoir une petite attaque (congestion). « Quand hier soir (5 avril) il est allé avec mon beau-père voire la plantation des pommes de terre près le gazomètre, là, il a été pris d'un étourdissement subit et, sans le secours d'une ouvrière, il serait tombé. On l'a ramené à la maison avec assez de peine ; il n'avait même pas bien conscience de ce qui s'était passé. Heureusement que Mr Sergeant se trouvait dans l'École ; il est venu de suite et lui a

ordonné de sinapismes pour le soir et une bonne purgation pour le lendemain. Il lui faudra plusieurs jours pour se remettre de cet ébranlement...

Nous ne pouvons rien vous préciser pour notre voyage ; cela sera subordonné à la santé de Papa. Sans cet accident, nous avions l'intention de partir vers le 15 mai, après la vente des moutons qui réclame ma présence à Grignon pour aider Silvestre, car il est d'usage d'offrir aux acheteurs qui viennent de loin, une collation. Cette vente s'élève à 20 000 F. Il y a des bêtes vendues jusqu'à 1 000 et 1 200 F ».

Sa lettre commencée le vendredi 6, continuée le 7, se termine le dimanche 8. « Mr Sergeant vient de venir. Il a trouvé Papa bien et l'a autorisé à prendre des potages. Tu peux être tranquille ; il m'a assuré qu'il allait aller bien ».

Quant à Auguste, on songe en octobre prochain à le mettre en pension soit à Vaugirard soit à Arcueil. Marie S. serait bien contente d'avoir l'avis de son frère à ce sujet.

Quelques nouvelles du Nord données par Mme Wallon à Jeanne (13 avril 1877). Elle a vu Emile Caffiaux, venu à Paris pour ses affaires et pour y accompagner ses nièces Élise et Marie. Il avait également amené sa fille Maria ⁸ dans l'intention de consulter pour sa santé qui lui donne quelques inquiétudes. Il paraît qu'elle a beaucoup d'anémie, ne mange pas et n'a de goût à rien. Il a apporté des nouvelles des enfants de Valentine atteints tous les quatre de la petite vérole volante que Madeleine avait attrapée à sa pension. Pas d'inquiétude jusqu'ici, quoique la petite dernière ne soit pas vaccinée.

Huit jours plus tôt nous avons vu Thérèse (Pinçon) et son mari ⁹, en bonne santé, mais regrettant de plus en plus leur manque de petite famille. Il est bien vrai que leur mère est très inquiète de ses yeux ; elle en a un qui ne voit plus et l'autre qu'on craint beaucoup voir se prendre également. Il ne paraît pas d'ailleurs qu'on pense pour le moment à une opération.

Charles Saglier a décidé de s'embarquer le 1^{er} mai, écrit-il le 18 avril au Capitaine Petit.

« C'est un mardi, donc à moins de tempête ou d'accident, j'arriverai à Marseille le jeudi 3 mai par le paquebot le Saïd de la Cie des Messageries... L'accord unanime des gens que j'aime et qui m'écrivent m'oblige à ajourner mon retour (il pensait revenir le 18 avril) ».

Mais deux jours après (20 avril) 2^e lettre : « J'ai reçu hier de Châtillon l'autorisation de m'embarquer le 24... J'ai bondi aux Messageries, j'ai mon billet en poche, on cloue mes caisses de livres, je partirai mardi prochain (24 avril). Il est toujours convenu que tu ne t'occupes pas de moi et que je me présenterai chez toi sitôt que la mer le permettra. Elle est mauvaise aujourd'hui ; on nous prédit un mauvais temps, mais je pars. À vous tous ma meilleure affection ».

⁸ *Elise Caffiaux qui épousera en 1880 Désiré Ménielle et Marie Caffiaux qui épousera en 1884 Victor Bailly sont deux filles d'Henri Caffiaux, frère aîné d'Emile Caffiaux, chapelier à Valenciennes. Henri et Emile avaient 4 sœurs (Madame Pinçon, Madame Desgentis dont il a été question plus haut) et Emilie et Céline, non mariées. C'étaient les six enfants d'Henri Caffiaux (1787-1869) et de Marie-Thérèse Dubois. Henri Caffiaux, le fils (1818-1897) était Docteur ès lettres – Professeur de Rhétorique à Valenciennes – Archiviste municipal.*

⁹

Thérèse Pinçon (1850-1889) – fille aînée du ménage Marie Caffiaux (fille d'Henri Caffiaux, frère de Fédé) et Alfrid Pinçon a épousé le 2 février 1875 Henri Monneuse (1848- xx), ce ménage n'a pas eu d'enfants.

Henriette Pinçon (1853-1938) – la 2^e fille de ce ménage a épousé le 21 avril 1885 Edmond Caude (1844-1903) – ils ont eu une fille Henriette (1886-xx) qui a épousé le 18 août 1904 Lucien Lerat (1878- xx) organiste qui ont eu eux-mêmes une fille Jeanne-Yvonne Lerat (1905-xx) unique descendante de cette branche Pinçon.

Jeanne Pinçon (1856-1904) 3^e fille de Marie Caffiaux-Alfrid Pinçon ne s'est pas mariée.

Madame Wallon, remise de son genou, avait décidé (20 avril) de partir à Rouen avec son mari. Mais, le matin, elle recevait de sa fille Adèle G. un mot lui donnant des nouvelles inquiétantes de Valenciennes. Les quatre enfants de Valentine étaient malades de la petite vérole volante. Or hier soir, Adèle recevait de Valentine une lettre des plus alarmantes : « le pauvre petit Paul est atteint d'une méningite ! ». L'état ne paraît pas désespéré ; il est cependant très grave. Le lendemain (21 avril 1877) Célestin Deltombe donne lui-même des nouvelles de son petit malade à Mr Wallon. Ils ne sont pas moins inquiets, mais moins tourmentés : le petit Paul a assez bien dormi la nuit ; il a seulement un peu de fièvre, mais sans la moindre agitation.

Mme Wallon s'empresse de communiquer ces nouvelles à Jeanne (22 avril). Il y a peut-être un peu d'espoir... « Ton Père est parti pour Valenciennes bien affligé... » .

Une lettre reçue de Laure W. annonce que l'état de Mme Derbanne laisse toujours bien à désirer ; sa mère, elle, va assez bien. On compte sur Henri et Laure pour la première communion de Maurice.

« Si les médecins ne déclaraient pas si affirmativement qu'il n'y a pas d'espoir de guérison, on ne pourrait pas croire ce pauvre petit si malade, écrit de Valenciennes Mr Wallon à sa femme (22 avril 1877). Il est dans un état de prostration très marqué ; néanmoins il a demandé plusieurs fois à boire, demande de l'orange qu'il suce presque avidement, dit plusieurs fois encore ».

Mais les médecins n'ont aucun espoir.

« Valentine, ce matin, priait tout haut auprès de son enfant, avec une foi, une insistance, un accent qu'on ne saurait dire. Les lettres des enfants d'Adèle, de Marie, de Laure l'ont bien touchée. Prions donc et espérons contre toutes les déclarations de la Médecine ».

Sophie Barbedièrne est venue passer deux heures auprès de Valentine. Elle verra Mr l'abbé Rara, ce soir ou demain, et demandera ses prières. Jeanne (Chevau) viendra demain. J'écris un mot à Henri. Je te ferai parvenir une carte postale qui te donnera demain soir des nouvelles du matin. Adieu ma chère Pauline, je t'embrasse bien tristement. Donne des nouvelles à Jeanne ».

Avec un petit mot très découragé, Madame Wallon transmet à Jeanne (22 avril 1877) la lettre qu'elle vient de recevoir de son mari.

Le 24 avril, Paul Wallon demande à Jeanne de retenir Charles Saglier. « Il fait ici un temps qui serait des plus funestes pour sa santé. Engage-le à retarder son retour à Paris... » Les nouvelles de Valenciennes reçues ce matin sont comme celles d'hier... sans espoir !

Le pauvre petit Paul est mort de jour-là (24 avril 1877) ¹⁰.

En transmettant à Jeanne (25 avril 1877) la lettre de son mari annonçant cette triste nouvelle, Madame Wallon lui dit que Valentine a bien du courage, malgré cette dure épreuve à laquelle chacun dans la famille prend bien part.

Les nouvelles de Papa Petit sont meilleures.

« Papa va beaucoup mieux ; je tenais à vous en donner aujourd'hui des nouvelles, écrit Marie Silvestre (24 avril) à Marseille, pour que vous ne soyez plus inquiets. Maintenant que tout danger est passé, je dois vous dire que j'ai eu très peur... À son âge, les congestions sont quelquefois très graves, mais heureusement qu'il n'en a pas été ainsi et que sa mémoire, je l'espère, ne sera même pas affaiblie... »

Papa n'a jamais plus parlé de notre voyage que depuis qu'il est forcé de garder le lit... Vers le 14 mai ; nous pourrons nous mettre en route ; tu nous écriras si la saison n'est pas trop chaude parce que je ne voudrais pas exposer Papa à un nouvel accident...

¹⁰ *Événement de famille : Mort du petit Paul Deltombe le 24 avril 1877 – 2^e enfant du ménage Célestin Deltombe. Il est mort d'une méningite. Il était âgé de 3 ans.*

Nos respects à Monsieur le Général. Papa Petit voudrait bien le revoir ainsi que vous tous. Il parle à chaque instant du voyage à Marseille et compte les jours... »

Marguerite Wallon, très émue de la mort de son petit neveu Paul D. donne des détails à Jeanne (25 avril 1877).

« Tu dois bien regretter de ne pas te trouver auprès de Valentine dans ces moments-ci. Je voudrais bien aussi y être pour lui exprimer toute la part que je prends à sa peine. Mais au moins, puisque je ne peux pas faire davantage, je l'aide de tout mon cœur par mes prières et, ce matin, j'ai fait la sainte communion à son intention...

Marie et Anna (Guibert) sont toujours en vacances à Laval faute d'occasion pour les reconduire. Elles reviendront avec leur tante (Céline de la G.) pour la 1^{re} communion qui a lieu le 10 mai. Henri et Laure viendront probablement aussi.

Charlotte Pignon écrit à Jeanne (27 avril 1877) pour la remercier des nouvelles qu'elle lui a données de son frère Charles S. en séjour chez elle à Marseille et des soins si affectueux dont elle l'entoure.

Silvestre – à défaut de sa femme qui souffre de clous – donne des nouvelles de Papa Petit (28 avril 1877) « Il a pu faire seul quelques pas dans sa chambre. Il remue plus facilement le bras et il voit un peu mieux de l'œil droit. Les idées sont aussi plus nettes et Papa Petit dit, en riant, qu'il se tirera d'affaire plus facilement que les Turcs ! Chose remarquable, il n'a jamais cessé de plaisanter et n'a jamais, non plus, manqué de force morale (notre grand-père Petit avait un fond de caractère très gai et très optimiste. Je me souviens de lui, les dernières années de sa vie, lorsque nos parents nous emmenaient le voir à Grignon. J'avais 4 ou 5 ans. Il aimait nous faire rire et nous amuser).

Papa Petit me dit souvent : « j'ai dû avoir une forte secousse, un grand ébranlement dans toute l'économie pour être tout à coup tombé malade et privé de forces, mais maintenant je sens que l'équilibre se rétablit.

L'arrivée de Pierre lui ferait grand plaisir, maintenant qu'il comprend que son voyage à Marseille est devenu absolument impossible... Mais j'engage mon beau-frère à ne rien brusquer ; qu'il prenne son temps et qu'il soit sans inquiétude pendant le voyage, car je puis vous donner l'assurance que son Père n'est pas du tout en danger (mots soulignés). Nous espérons même qu'à l'arrivée de Pierre il sera relativement bien.

J'ai interrompu ma lettre pour aller rendre visite à notre malade et j'ai trouvé Papa Petit dans son lit, ayant beaucoup de calme et causant de choses et d'autres avec Marie : « j'aurais été content, m'a-t-il dit, d'aller à Marseille pour voir mes enfants et petits-enfants, pour remercier Monsieur le Général de toutes ses bontés, mais je vois que c'est impossible pour le moment.

Si vous écrivez à Jeanne et à Pierre dites leur bien que si mon fils peut venir me voir cela me fera grand plaisir, que je suis bien mieux depuis hier... »

Adèle Guibert sait toujours trouver au fond de son cœur, trop tôt mûri par la grande épreuve qui l'a si profondément secouée ; les mots qu'il faut pour consoler les autres et leur redonner du courage... un courage dont elle-même a donné un si magnifique exemple.

Parlant à Jeanne (30 avril 1877) de la mort du petit Paul, de la douleur de Valentine et de Célestin elle lui dit : « Ce sont là des choses qui rapprochent les affections et qui font sentir le besoin de se retrouver ensemble... J'ai vu Père hier, Paul avant-hier. Ils ont laissé Valentine aussi bien que possible, acceptant courageusement son malheur. Pauvre sœur, il me semblait que cette nature vive et gaie, pleine de cœur et d'enjouement à la fois, ne devait pas être éprouvée aussi cruellement. Mais elle est aussi bonne chrétienne que bonne mère et elle l'a prouvé. Quant à Célestin, nous connaissons assez sa tendresse pour ses enfants, pour savoir ce qu'il a dû éprouver. Ils ont reçu l'un et l'autre les témoignages de la plus grande sympathie ».

Ses enfants vont bien. Ses deux filles sont toujours chez leur tante à Laval. Elles vont rentrer pour la 1^{re} communion de leur frère Maurice (10 mai)... « Demande à Dieu pour lui les dispositions qui assureront le bien de cette grande action. Cette date du 10 mai est l'anniversaire du jour où son Père fit, lui, sa communion dernière... que ce soit pour ce cher petit une bénédiction de plus... »

Au reçu de la lettre du 28 avril de son beau-frère, le Capitaine Petit a décidé d'aller à Grignon pour voir son Père. Cette décision a été prise si rapidement qu'il n'a pas eu le temps d'en aviser la famille de Paris.

Mai 1877

Une carte postale datée du 1^{er} mai et adressée à Mme Petit – 30 rue Reynard à Marseille – donne de bonnes nouvelles de leur voyage. Il a fait ce voyage avec Charles Saglier allant chez sa mère à Paris après son petit séjour chez les Petit, à Marseille, en revenant d'Alger.

À son arrivée à Paris, le Capitaine Petit n'a trouvé ni son beau-père Mr Wallon ; ni sa belle-mère, ni Paul Wallon. Il n'a vu que Sophie. Pressé d'aller à Grignon, il a repris le jour-même le train de 12 h 25 et donne de ses nouvelles à Jeanne à son arrivée à Grignon (1^{er} mai 1877).

À part Sophie, il n'avait trouvé personne de la famille, mais rencontré la tante Jannet sur le boulevard Saint-Michel « et lui donne un saisissement en me faisant connaître. J'entre chez elle, je mange un peu de jambon et de fromage et je donne de tes nouvelles. Elle m'annonce que Mr Desgentis est fou ! Pauvre Sophie. Il paraît que le petit Paul de Valentine n'a dû sa méningite qu'à un défaut de conformation et qu'il donnait depuis longtemps déjà des signes d'engourdissement.

À Grignon j'ai trouvé mon Père en apparence assez bien, mais cette attaque l'a assez profondément ébranlé. Il souffre de la vue, ne peut marcher seul et tous ses gestes témoignent que les mouvements du corps n'obéissent plus à la volonté. Le cerveau a été pris d'un côté. Je m'applaudis d'être venu, car ma visite lui a fait grand plaisir ; elle était attendue par lui, par Marie et par Silvestre.

Je pense que le mieux va se continuer et que je pourrai rentrer très prochainement à Marseille sans avoir de l'inquiétude, au moins pour un avenir prochain.

J'ai bien hâte de me retrouver près de toi. Ce voyage de Paris que j'aurais été heureux de faire avec toi, m'a paru bien triste, surtout lorsque j'ai trouvé mon Père dans cette situation... ».

Le même jour, la lettre de Jeanne se croisant avec celle de Pierre lui rappelait tendrement que cette date était celle de l'anniversaire de leurs fiançailles : « Il y a aujourd'hui 7 ans que tu m'as donné ton cœur... Si tu y penses à Grignon, tu pourras repasser dans ta mémoire et sur les lieux mêmes les divers incidents de cette journée qui fut le début de notre bonheur à tous deux, j'ose le dire... »

Midi ¼ - à cette heure, moi aussi, je prenais le train que tu prends aujourd'hui bien décidée, il me semblait, à dire non... J'ai dit « oui » et ne m'en repends pas et toi ? ».

Bonnes nouvelles des enfants... « Henri a été charmant hier toute la soirée ; il m'a déclaré qu'il était le papa ; aussi a-t-il dû devoir tout faire comme toi ; il a frictionné son frère après le bain, il a lui-même posé le cataplasme et comme je disais en dînant : « Mon Dieu ! que c'est triste d'être ainsi toute seule » « mais, maman, je ne sais pas pourquoi tu es triste puisque tu as le petit Papa à côté de toi ! ». Avant de se coucher, il a veillé à ce que chacun soit bien couvert , il a fait ses recommandations pour la nuit, menaçant du même ton que toi, de se lever pour corriger ceux qui ne seraient pas bien sages... »

Elle est bien désespérée de se retrouver seule. « Tout serait bien dans la maison si tu étais là... ». Elle s'inquiète de savoir comment Pierre a trouvé toute sa famille

et la sienne... « Oh ! que je m'ennuie ! Quand te reverrai-je ? Cependant ne m'écoute pas ; reste là-bas tant que ton service te permet d'y rester... Je t'aime et t'embrasse de tout cœur ; les enfants t'entourent de leurs huit petits bras, car ils t'aiment bien aux aussi...

Dans la marge : « Le journal d'aujourd'hui est effrayant, dans un article intitulé « Complications ». Est-il vrai qu'à cause de l'Égypte nous pourrions être forcés d'intervenir ? »

De Paris, Charles Saglier adresse à Jeanne une affectueuse lettre de remerciements. Il a retrouvé sa mère en bonne santé. « J'ai revu quelques amis ; à l'exception des affaires, il semble que rien n'est changé et j'oublie que j'ai été malheureux. J'ai vu Paul, sa femme et leurs enfants. Paul est devenu un architecte pour de bon ; il est affairé et ne sort qu'en Monsieur avec des papiers dans une serviette. Son salon est devenu un véritable cabinet où le piano relégué dans un coin silencieux, a fait place à un meuble grand aigle. Il ne paraît pas compter du tout sur l'Espagne, mais le Domaine le fait y aller. Votre belle-sœur n'a pas changé et il ne semble pas que la nouvelle charge l'ait fatiguée. La petite Louise est d'ailleurs tout à fait réussie ; je crois que ce sera une Wallon. Quant au fils de la maison, il devient impossible de l'appeler Bellot ou Charlot : les diminutifs ne lui conviennent plus. Il est énorme et tout rouge... ».

Le Capitaine Petit confirme (3 mai 1877) à Jeanne les nouvelles déjà données sur son Père qui « tout en ayant conservé son intelligence n'est plus la-même qu'auparavant... ». Il a été hier à Paris. « J'ai trouvé toute la famille en bonne santé. L'affection qu'on m'a témoignée m'a fait sentir, encore plus vivement, le vide de l'absence et j'ai éprouvé, pour la 1^{re} fois, en voyant mon Père souffrant et en recevant les témoignages d'affection de ta famille combien il était pénible d'être éloigné... Mais c'est pour notre avenir et le bien des enfants... ».

Il a vu Adèle et ses enfants : « Adèle reprend le dessus : elle était très gaie et très bien portante. Marie et Anna sont encore à Laval. Henri, Maurice et Joseph sont très forts. J'irai voir en repassant à Paris Étienne (Wallon), André et Jean (Guibert), mais je ne pourrai voir la sœur Marie (la religieuse de la Visitation). Je t'ai déjà dit que le mari de Sophie Caffiaux (Mr Desgentils) avait des accès d'aliénation mentale ».

À l'Institut, il a trouvé l'appartement très beau et très bien organisé ; le bureau de Père, le salon et la chambre à coucher ont une vue superbe sur le quai et il y a au-dessus 3 pièces dans lesquelles on peut coucher. Je viens de recevoir ta bonne lettre ; elle m'a fait beaucoup de bien, car elle est arrivée au moment même où j'éprouvais l'impression du souvenir des premiers jours... Depuis ce temps notre bonheur n'a fait que se confirmer et se fortifier. Aussi quelle joie si tu avais pu faire ce petit pèlerinage avec moi... ».

Il compte repartir de Paris samedi soir 5 mai.

C'est peut-être Marguerite Wallon qui a joui le plus vivement de cette apparition de son beau-frère à Paris... « Cela me faisait tant de plaisir de voir quelqu'un qui te touche de si près et qui pouvait nous donner de nombreux détails de vous tous ! Aussi avais-je eu soin, déclare-t-elle à sa sœur Jeanne (lettre du 3 mai 1877), de me mettre à côté de lui à table pour entendre mieux ce qu'il disait de vous. Il paraît qu'Henri fait toujours de drôles et de singulières réflexions ; malheureusement elles sont sans doute tellement nombreuses que Pierre n'a pas pu en trouver une à me raconter... Vois-tu l'arrivée de Pierre a encore augmenté le désir pourtant déjà bien grand, que j'ai d'aller à Marseille. Au moins si je connaissais la ville, je pourrais me représenter où tu es, ce que tu fais... Je regarde bien souvent dans ma géographie le port de Marseille, mais malheureusement cela ne m'en donne pas une grande idée ! Si j'étais avec toi, tu m'apprendrais à devenir une petite femme de ménage, je t'aiderai à soigner tes enfants... Vois-tu, je crois que quand je te reverrai j'en serai malade de bonheur... ».

Et Madame Wallon dit aussi à Jeanne (4 mai 1877) d'avoir eu cette surprise de revoir « son cher mari », surprise qui aurait été plus complète « s'il n'avait pas été attiré à Paris pour une cause aussi fâcheuse... ». Elle est allée revoir sa pauvre cousine Mme Desgentils, bien tourmentée par l'état de son mari. Le médecin avait déclaré qu'il serait obligé de prendre sa retraite, n'étant plus capable de force à faire son service (Mr Desgentils était capitaine d'artillerie). C'était pour cette pauvre cousine, outre son inquiétude, un point bien délicat à toucher. On l'avait engagé à solliciter un congé d'un mois qu'il irait passer dans les Landes, son pays natal, dont l'air pourrait lui faire du bien et si son état ne s'améliorait pas, on profiterait de ce temps pour l'amener tout doucement à prendre cette décision. Ils viennent d'en revenir sans grand changement dans sa santé si ce n'est qu'il s'y est joint une aliénation mentale ! Il est très agité, très exalté et n'a plus conscience de ses actes. Elle a eu tout le mal possible à le ramener à Paris. On craint que cette folie n'aille toujours en augmentant. On a consulté des médecins spéciaux qui trouvent l'état extrêmement grave ; on se demande si on ne sera pas obligé de le mettre dans une maison de santé ? Sophie ne veut pas non plus s'en séparer... Enfin cette pauvre cousine est dans un état à faire pitié ; elle ne fait que pleurer et je l'ai trouvée considérablement changée... »

À son beau-frère, rentré à Marseille, Silvestre donne longuement des nouvelles de Papa Petit (14 mai 1877). « Il continue à aller de mieux en mieux. Chaque jour apporte une petite amélioration. Notre malade s'est levé presque seul ce matin. Les forces reviennent et les idées sont plus nettes... »

Il a même pu sortir pour assister à la vente des béliers « et a été flatté de se voir très félicité et très entouré ». Cependant « la vue n'est pas encore bien remise ; l'épaule droite reste presque insensible et la tête n'est pas entièrement dégagée ... Marie est seulement guérie de son douloureux furoncle. Auguste, encore enrhumé comme un loup, est près de moi au bureau et fait sa page d'écriture. Il me parle de son oncle, de sa tante, de ses petits cousins et de sa cousine... »

Après tous ces évènements qui ont empêché Mr et Mme Wallon d'aller à Rouen comme ils en avaient l'intention, cette dernière écrit à Jeanne (19 mai 1877) : « Nous nous décidons enfin à partir pour Rouen ce soir. Quand je dis « nous nous disposons » ce n'est pas de longue date, car nous ne savions pas, il y a une heure, si nous partirions. Tu connais la formation du nouveau ministère ¹¹. On ne savait pas ce matin ce qui pouvait en advenir. Enfin ton Père revient du Sénat qui est prorogé pour un mois ? Il peut donc s'absenter au moins pour quelques jours... »

Son fils Etienne W a encore eu dernièrement une crise de coliques néphrétiques, heureusement moins violente que les précédentes, ce qui fait penser que le traitement suivi est favorable.

Elle a trouvé à Marie et Anna Guibert, retour de Laval, des mines de santé magnifiques. « Il paraît que l'air de Laval est salubre. Il l'est aussi à Céline (de la G.) qui a passé un très bon hiver et à Mr de la Gillardaie qui supporte la fatigue du travail beaucoup mieux qu'à Paris. Adèle se décide même à en essayer pour André (Guibert) qui a toujours petite mine. Elle se décide à le laisser partir pour un mois avec sa tante, espérant que le changement d'air lui fera du bien.

Nous avons reçu dernièrement une lettre de Célestin (Deltombe) et de Valentine qui vont bien comme santé, mais qui témoignent bien de leur profonde tristesse à tous deux, tout en supportant leur malheur avec une grande foi et une grande résignation... ».

Il se confirme que Mr Desgentils est devenu fou !

« Pardonne-moi mon griffonnage. Depuis quelques temps ma main tremble et je ne sais plus écrire régulièrement... De plus je n'ai pas eu le temps de finir ma lettre à Paris et je la termine à Rouen où on me presse fort pour le départ aux Dalles qui doit avoir lieu à midi... »

Le Capitaine Petit parti en tournée d'inspection avec le général Hallier écrit fidèlement à Jeanne au cours de ses tournées. Jeanne lui répond non moins fidèlement en le tenant au courant de la santé des enfants et de leur vie à Marseille.

¹¹ *Au cours de débats passionnés et assez confus, Henri Wallon, chef d'un groupe allié au centre gauche, présenta le 30 janvier 1875 un amendement qui prévoyait l'organisation des pouvoirs présidentiels, sans désignation de titulaire. Cet amendement était ainsi conçu : « Le Président de la République française est élu à la majorité absolue des suffrages par le Sénat et la Chambre réunis en Assemblée nationale. Il est nommé pour 7 ans. Il est rééligible ». Cet amendement fût voté par 353 contre 352, à une voix de majorité. Il valut à son auteur le nom de « Père de la République » (ou « Père de la Constitution »). Ainsi la République devint à titre définitif (hélas !) le gouvernement légal de la France.*

Les lois constitutionnelles votées, l'Assemblée nationale clôtura ses travaux le 31 décembre 1875. Les chambres constituées à la suite des élections sénatoriales du 30 janvier 1876 et des élections législatives du 20 février 1876 se réunirent à Versailles le 8 mars.

La Chambre des députés élut pour président Jules Grévy. Le lendemain Mac Mahon (Président de la République) lui présentait le Ministère Dufaure. Ce Ministère pris dans le centre gauche ne put se concilier ni la majorité républicaine de la Chambre, ni la majorité conservatrice du Sénat. Il fut remplacé par le Ministère Jules Simon (12 décembre 1876) dans lequel le Maréchal avait fait entrer des éléments républicains et conservateurs pour satisfaire tous les partis.

Mais à propos de débats extrêmement violents au sujet de pétitions et de mandements épiscopaux demandant le rétablissement du pouvoir temporel, le gouvernement accepta (4 mai 1877) un ordre du jour qui l'invitait à réprimer « des manifestations propres à compromettre la sécurité intérieure et extérieure du pays ». C'est au cours de ces débats que Gambetta prononça le mot connu (disons, entre nous : cette énormité) : « le cléricalisme, voilà l'ennemi ! ».

Le 16 mai 1877 : décidé à rompre avec la politique des gauches, Mac Mahon estima que dans ces discussions le ministère Jules Simon avait manqué d'autorité. Par lettre du 16 mai 1877, il provoqua sa démission, puis constitua un ministère d droite présidé par le duc de Broglie. C'est ce ministère du seize mai dont parle Mme Wallon dans sa lettre à Jeanne. Ce ministère entendit s'appuyer sur le Maréchal et sur le Sénat pour dissoudre la Chambre et reconquérir par de nouvelles élections législatives, contre le radicalisme montant, une majorité conservatrice.

Entre temps (28 mai 1877) Silvestre envoie un autre bulletin de santé au sujet de Papa Petit qui va toujours mieux : « sa santé générale se rétablit, la vue seule est encore faible. Avec Marie, il fait, chaque jour, 4 à 5 promenades dans le parc, dans la ferme et dans les jardins ; il marche assez bien et son appétit est à peu près le même que celui qu'il avait avant de tomber malade. Son sommeil est même meilleur qu'autrefois. C'est donc la vue qui est, en ce moment, la préoccupation de la famille. Papa Petit étant à table voit et reconnaît les personnes qui passent dans le chemin et devant le château, mais de très près il ne voit pas très bien et surtout de côté. Pour s'asseoir il cherche en tâtonnant les bras du fauteuil. Quand il quitte la maison il sonne le sol avec sa canne et de la main il tâtonne les murs. S'il marche dans un corridor, il ne suit pas l'axe ; il porte la main à la muraille... Mais en résumé, il va beaucoup mieux... »

Quant à Auguste il est forcé de beaucoup travailler. « L'instituteur de Thiverval est à Grignon des 6 h $\frac{1}{4}$ du matin et lui donne aussi une leçon le soir. Il faut absolument qu'il soit fort en entrant en 8^e au mois d'octobre prochain ».

Dans une lettre à Pierre, Jeanne lui fait part (26 mai 1877) de la visite-surprise qu'elle vient de recevoir du ménage Eugène Delcourt de Valenciennes (Mme D., Jeanne Lussigny) « revenant d'un voyage dans les Pyrénées ; ils arrivaient de Nîmes où ils t'ont peut-être rencontré ? » Elle est allée se promener avec eux à Longchamp, le long de la corniche, au jardin Borély et au Prado.

« Je rentre à l'instant avec les trois aînés que j'avais emmenés pour leur faire prendre l'air de la mer ; c'est te dire s'ils sont en bon état. Joseph continue à être dérangé, mais il est toujours gai et vif. Pierre et Bélotte le sont aussi. Je vais leur administrer à tous trois une petite dose de bismuth... Quant à moi, je vais à merveille ».

En arrivant à Montpellier (28 mai 1877), le Capitaine Petit est allé faire visite au Docteur Bouisson qui l'avait si bien soigné de sa fracture au crâne. « Il m'a reçu avec une grande affabilité. J'ai été bien heureux de pouvoir lui témoigner encore une fois ma reconnaissance et lui ai dit, que grâce à sa belle opération, il avait conservé un père de famille très heureux de sa nombreuse progéniture... »

Et il donne, dans sa lettre, en quelques lignes précises, inspirées par son esprit d'observation qui lui avait donné le goût de tout ce qui se rattachait à la médecine, des instructions à Jeanne pour soigner ses enfants : « je pense que les petites indispositions n'ont pas eu de suite. N'abuse pas du bismuth, réservons le pour plus tard ; de l'eau de riz avec du blanc d'œuf, des aliments légers, du rôti et légumes verts, quelques bains auront raison de ce petit dérangement... ». Notre Père a toujours été un excellent docteur pour ses enfants.

Jeanne en écrivant à Pierre, termine quelquefois ses lettres par de petites lettres dictées par ses aînés. Dans sa lettre du 30 mai, le petit Henri a même commencé à écrire en grosses lettres, en s'appliquant déjà beaucoup sans doute. « MON » auquel Jeanne a ajouté « cher papa » sans avoir la patience d'attendre qu'Henri poursuive plus loin son application calligraphique. Mais ces phrases d'enfants, toujours les mêmes, dans la pensée de Jeanne, rendaient plus vivante pour le Capitaine Petit la petite bande qu'il avait laissé derrière lui... Le petit Pierre fait ajouter par sa mère un « Bonjour, mon général » qui a dû faire bien plaisir au général Hallier.

Juin 1877

Le général Hallier, en passant à Montpellier, a eu l'aimable pensée d'aller chez le grand parfumeur de la ville choisir « un beau sachet odoriférant » qu'il a fait envoyer à Jeanne. Celle-ci, après en avoir parlé à Pierre, lui a écrit directement pour l'en remercier.

« Le général a été bien sensible à ta lettre de remerciements (1^{er} juin – lettre écrite de Béziers). Je suis bien content de toi ma petite JeanJean et tu me rends plus

facile à supporter une absence qui aurait été bien plus pénible si avec les tracasseries du service, j'avais été constamment obsédé d'inquiétude à ton sujet... ». Il lui est bien reconnaissant de tout le mal qu'elle se donne avec les enfants et il pense à l'avenir : Je ne doute pas que nous traversions ces temps difficiles sans encombre... Une fois l'inspection passée et mon examen subi, je me promets bien de ne rien faire le soir de tout l'hiver et de consacrer la plus grande partie de mon temps à faire des lectures avec toi et à travailler avec les enfants... Je commence à avoir besoin d'un peu de repos ».

Jeanne touchée du désir qu'a Pierre de lui consacrer à elle et à ses enfants ses moments de loisir, lui répond (3 juin 1877) : « Comme j'entrevois avec délices ces soirées d'hiver où seuls tous deux, au coin du feu, nous lirons ; tu feras passer une partie de ce que tu sais dans ma pauvre cervelle, puis nous causerons des enfants, nous nous aiderons mutuellement pour les bien diriger. Je ferai taire la sensibilité maternelle qui se monte souvent à tort et je ne te contredirai plus, mais si tu savais ce qu'il me faut de courage !... »

Le camarade Flamant est désigné pour Nice (il est inspecteur des Ponts et Chaussées). « Il passera vers le 15 à Marseille, écrit Pierre à Jeanne de Castres, le 4 juin 1877. Sa femme arrivera plus tard ; elle est malade en ce moment et ne peut faire le voyage ».

C'est d'ailleurs à cause de sa femme dont la santé était fragile que Mr Flamant avait sollicité ce poste dans le Midi !

« Si nos prévisions se réalisent, nous serons le 9 à Marseille vers 9 heures du soir ; en cas contraire je t'écrirai ou te télégraphierai ».

Les petites indispositions qu'ont encore eues les enfants le préoccupent. Il redonne à Jeanne quelques indications pour les soigner.

À son retour de Rouen, Mme Wallon dit à Jeanne (4 juin 1877) que leur voyage n'a guère été favorisé par le temps, surtout aux Dalles où il n'a cessé de pleuvoir avec du froid presque comme en hiver. La tante Jannet est venue lui donner des nouvelles de Sophie Desgentils qu'elle a trouvée moins inquiète, son mari allant mieux pour le moment.

« Au revoir, ma chère Jeanne, parle-nous un peu plus de tes chers petits enfants et en particulier de Bébelle à qui son bon-papa s'intéresse toujours particulièrement ».

Le 6 juin en partant pour Rodez, le Capitaine Petit envoie une carte postale ; le général et lui repartiront de Rodez le 8 pour aller coucher à Castres et arriver à Marseille le 9 au soir comme prévu... Rodez « est la dernière station, Dieu merci ! ».

Marguerite Wallon pense que sa sœur Jeanne profitera de sa solitude – pendant que Pierre est en tournées – pour voir Mme Dupré Latour qui doit aller bientôt à Marseille pour faire prendre des bains de mer à ses enfants.

« Nous sommes sorties hier le matin (Geneviève et elle). Nous avons été à l'exposition de tableaux avec Papa et Maman. Il y a de bien jolies choses, mais ce qui m'intéressait le plus c'était des portraits d'enfants qui me rappelaient les tiens. Il y avait dans un petit tableau d'Edmond Rudot un joli petit garçon qui ressemblait beaucoup à Henri ; aussi je suis bien restée devant un quart d'heure. J'ai vu aussi le portrait de Pauline Bouquet (Madame Joseph Aubert) fait par son mari ; mais Papa et Maman ne le trouvent pas très bien fait ».

La tante Jannet se dispose (17 juin 1877) à partir dans quelques jours pour faire un petit voyage dans le Nord où elle est attendue chez ses amis. Victor (Puisseux) et ses fils iront encore pendant le mois d'août dans les montagnes. Mme Jannet ira les rejoindre plus tard. « Mais ce genre de voyage où elle ne peut plus les suivre, confie Mme Wallon à Jeanne, la préoccupe toujours beaucoup et d'autant plus qu'un jeune homme de notre connaissance, de l'âge de Pierre (Puisseux) et très amateur aussi de ces excursions, vient de périr, victime d'une avalanche. Aussi ta pauvre tante tient-elle à être de retour à

Paris au 1^{er} août pour y recevoir exactement leurs lettres, disant aussi qu'elle ne pourrait jouir d'aucun plaisir pendant ce temps-là. Je suis bien heureuse qu'Étienne ne partage pas ces goûts-là ! »

Elle a dîné avec son mari, dimanche dernier, chez Paul W. où Charles Saglier est venu passer une heure dans la soirée pour nous parler de toi et nous dire combien il avait été touché de votre accueil en passant à Marseille. Je ne l'avais pas vu depuis peut-être un an et je l'ai trouvé bien changé... Il s'est bien mal trouvé d'être revenu si tôt à Paris où il a souffert beaucoup du froid et a perdu ainsi tout le bénéfice de son séjour à Alger. Il retourne ces jours-ci dans les Pyrénées. Y retrouvera-t-il la santé ? J'en doute bien. Il m'a paru bien malade. J'en ai été tout impressionnée. Paul est toujours fort occupé. Il ne paraît plus penser à aller à la campagne cet été ; je trouve que c'est fâcheux pour Sophie qui est toujours bien maigre, qui ne peut sortir ni faire sortir ses enfants autant qu'il le faudrait et qui doit être bien fatiguée, surtout par cette chaleur... La petite Louise vient très bien ; elle est fort gentille et très facile ».

Le 23 juin 1877, Marie Silvestre écrit que Papa Petit va bien. Il peut se promener seul en prenant bien des précautions, mais c'est sa seule distraction... Ses yeux lui font défaut ; il est obligé, quand il est rentré à la maison de joindre les mains. Je vous laisse à penser combien c'est triste pour lui qui était habitué à faire toujours quelque chose. Si vous pouviez lui écrire assez souvent, cela lui ferait grand plaisir... Auguste prend une leçon supplémentaire le matin. J'espère qu'en entrant au collège il sera aussi fort que les enfants de son âge. La semaine dernière nous avons vu à Grignon le Père Berrol qui est censeur des études à Arcueil. Il a pris jour avec Silvestre pour nous faire visiter l'établissement. Nous connaissons un peu ce religieux qui a été élève à Grignon. Nous avons éprouvé de grosses chaleurs pendant plusieurs jours, comment avez-vous pu résister à Marseille ? Je ne parle pas de Pierre qui aime la grande chaleur : il a été dans son élément... »

Une longue lettre de Laure Wallon (23 juin 1877) apporte à Marseille des nouvelles de Rouen : « Maman et Bonne-maman sont installées en ce moment à Franqueville (propriété aux environs de Rouen qui est revenue au ménage Henri Wallon après la mort de Mme Cronier). Louise s'y plaît beaucoup et s'y porte à ravir ; elle grandit toujours et est maintenant presque de ma taille. Ma grand-mère n'est pas vaillante. Elle vient de passer une assez bonne quinzaine, relativement bien entendu ; mais, avant, elle avait eu une série de fort mauvais jours et nous étions bien tristes et bien tourmentés, je t'assure. Elle est très changée et maigrit constamment... Nous allons le samedi soir à Franqueville pour y passer le dimanche, depuis que les chers miens y sont. Ce changement d'air délasse un peu mon Henri toujours si occupé et si absorbé par les affaires. Elles ont l'air de vouloir reprendre un peu en ce moment, mais depuis le mois de février elles étaient bien mauvaises. Que je voudrais un résultat à peu près satisfaisant pour mon cher mari qui s'y consacre avec tant d'intelligence et de dévouement ! Puisse-t-il ne jamais avoir à regretter le parti qu'il a pris : c'est là un de mes vœux les plus chers...

J'ai vu Gustave et Léonie (Derbanne) à Paris ; Léonie tourne à la pleine lune positivement. Urbain (leur fils aîné) est plus beau et plus malicieux que jamais ; petit Jacques (le second) est vraiment un amour, beaucoup plus gentil que son frère au même âge... »

Le petit Joseph, malgré le climat de Marseille, ne semble pas faire ses dents facilement... « Mon petit Joseph, écrit Jeanne à sa mère (23 juin 1877), va beaucoup mieux depuis hier et tu ne saurais croire quel soulagement j'en éprouve, car j'étais bien triste et bien découragée en voyant ce pauvre enfant si souffrant... Ce n'était qu'une crise de dentition, il est vrai, mais il changeait à vue d'œil et il refusait complètement non seulement de manger, mais même de boire... Hier nous avons conduit le petit passer la matinée au bord de la mer et là, comme par enchantement, sa gaîté a reparu ; il jouait et

riait comme il ne l'avait pas fait depuis bien des jours. La journée s'est ressentie de ce bain de bon air ; il a recommencé à boire, ses yeux sont moins cernés, et il reprend des couleurs. Il a percé trois dents, dont deux grosses, ce qui lui en fait dix. Je voudrais que les deux autres grosses dents attendent un peu pour percer : cela lui donnerait quelque repos... ».

Les deux petites tantes Marguerite et Geneviève Wallon qui s'inquiétaient tant de savoir si le petit Joseph se décidait à percer ses dents ont dû bien se réjouir de ces nouvelles !

Jeanne a bien l'intention de faire profiter ses enfants du bon air de la mer, au moins 2 fois par semaine, bien que le voyage soit coûteux (3,50 à 4 F par personne) « mais comme nous ne louons rien au bord de la mer, nous pouvons consacrer une quinzaine de francs par semaine à ces petits voyages et aux bains qui font grand bien aux enfants... Henri aime l'eau froide à la folie, bain ou douche ; petit Pierre qui en a plus besoin trouve la mer « trop profonde » et la douche « trop froide ». Quant à Bébelle j'hésite à la mettre dans la mer : elle est encore bien petite et se porte si bien que les fortifiants et surtout les excitants ne lui sont pas nécessaires ».

En envoyant à Madame Wallon ses vœux de bonne fête (27 juin 1877), Jeanne lui donne l'assurance qu'elle s'unit bien à tous ceux qui l'entoureront ce jour-là... « et je prierai demain spécialement ma pauvre mère ¹² qui est au ciel depuis bien longtemps, de te rendre auprès de Dieu tout ce que tu as fait pour nous en sa place. Oh ! je suis sûre qu'elle t'aime bien pour tout le dévouement que tu as eu pour les pauvres orphelins qu'elle laissait et comme tu as partagé entre les tiens et les siens son affection, elle étend également sa protection, j'en ai l'intime persuasion, sur les siens et sur les tiens... »

Lorsque sa mère est morte en 1851, Jeanne n'avait qu'un peu plus de 3 ans seulement ; sa sœur aînée Marie n'avait que 11 ans – Adèle : 9 ans – Henri : 8 ans – Paul : 6 ans et Valentine : 2 ans. Ainsi qu'il en est parlé dans l'histoire de la famille de cette époque, c'est Melle Fanny Pulsfor, très dévouée à la famille, qui s'est occupée de ces orphelins jusqu'au remariage d'Henri Wallon avec Pauline Boulan, le 19 août 1852.

« Je t'embrasse bien, ma chère Maman, ainsi que mon cher Père. Je demande à Bébelle ce qu'il faut dire à Bon-Papa ? « Bon-Papa Wallon » (j'avoue que j'ai été étonnée de lui entendre si bien prononcer ton nom ; généralement je lui dit Bon-Papa seulement). « Bon-Papa Wallon, dit-elle donc de son petit air futé : m'envoyer des cerises (ce sont les cerises que la petite gourmande appelle ainsi). Elle est toujours bien drôle. Que je serai heureuse le jour où je la reverrai dans les bras de son Bon-Papa !... ».

Pierre P. que ses tournées d'inspection avaient empêché d'écrire à sa famille, met sa correspondance à jour une fois rentré à Marseille. Ecrivant à Mr Wallon (fin juin) il s'étend assez longuement sur la situation politique ¹³.

« Je suis très heureux de partager votre manière de voir dans les circonstances difficiles que nous traversons en ce moment. Il est à souhaiter que les prochaines élections envoient à la prochaine chambre une majorité conservatrice républicaine aussi

¹² La 1^{ère} femme d'Henri Wallon (née Hortense Dupire) morte en 1851 dont les enfants sont : Marie (religieuse à la Visitation) – Adèle Gubert – Henri – Paul – Jeanne Petit – et Valentine Deltombe – alors que la 2^e femme (née Pauline Boulan), l'actuelle Madame Wallon a eu pour enfants : Etienne, Marguerite et Geneviève.

¹³ Nous avons donné précédemment un résumé de la situation depuis le vote des lois constitutionnelles (en 1875) jusqu'à la constitution du Ministère du 16 mai 1877. Le premier acte de ce Ministère fut de proroger la Chambre pour un mois. En son absence, il épura ou renouvela le personnel administratif. Le 19 juin, à son retour, la Chambre vota par 363 voix un ordre du jour déclarant que le cabinet n'avait pas sa confiance. D'accord avec le Sénat, Mac Mahon prononça sa dissolution (26 juin 1877). C'est de cette situation et des espoirs qu'elle faisait naître dont parle le Capitaine Petit dans sa lettre à Mr Wallon. Nous verrons plus tard que les élections de 14 octobre ne répondirent pas à ces espoirs... loin de là !!

éloignée des tendances radicales que des idées de restauration actuellement impossible ».

C'était d'ailleurs l'espoir du maréchal Mac Mahon, du Ministère du 16 mai et du Sénat ou tout au moins d'une bonne partie du Sénat.

Mais le Capitaine Petit continue : « La république me paraît être le seul gouvernement véritablement conservateur et capable de contenir, par la liberté, des passions qui – refondées par la force – détermineraient plus tard une explosion plus terrible que celles que nous avons déjà éprouvées. Il suffirait pour cela que la forme de gouvernement ne fut plus en question et que les honnêtes gens s'unissent dans la pensée commune de résister au radicalisme en maintenant la forme républicaine qui se prête à toutes les combinaisons. Mais je doute que nous puissions arriver à ce résultat à en juger par l'anarchie où nous nous trouvons (cette crainte ne s'est malheureusement trouvée que trop justifiée par la suite, comme on le verra, hélas !).

Des journaux bonapartistes soutenus tacitement par le gouvernement prêchent le mépris des lois et le coup d'état et la politique actuelle n'a pour appui que la presse la plus déconsidérée : je veux parler du Figaro, du Pays, de l'Ordre, etc ...

Quant aux Légitimistes et aux Orléanistes ils tirent les marrons du feu pour les Bonapartistes.

Aussi l'état de choses actuel et les mesures prises par les Préfets de toutes nuances (épuration et renouvellement du personnel administratif) loin de ramener les électeurs égarés ne font qu'irriter les véritables conservateurs (constatation très juste) à tel point que, d'après ce que j'ai pu constater dans mon dernier voyage, beaucoup de modérés se jeteront à gauche aux prochaines élections (c'est ce qui est arrivé).

Qu'arrivera-t-il alors ? Mr le Maréchal parle d'aller jusqu'au bout... qu'est-ce que le bout ? MM de Fourtou et de St Paul ne m'inspirent pas grande confiance et nous sommes bien à plaindre de n'être pas encore débarrassés de la légende bonapartiste et de tous les Corses affamés par un long jeûne... La manière d'écrire l'histoire comporte de singuliers euphémismes et ne fait présager rien de bon pour un avenir prochain.

Enfin que Dieu nous garde et nous préserve de retomber sous le régime corrupteur du bonapartisme... ».

Les élections du 14 octobre 1877 et tout ce qui s'en est suivi prouvent combien mon Père avait vu juste en pressentant un avenir « politiquement » sombre pour notre pays... Ce n'est pas sous le régime corrupteur du bonapartisme que nous sommes retombés (ce qui aurait peut-être mieux valu ?), mais sous le régime encore plus corrupteur du radicalisme dont nous sommes en train de mourir en 1938... époque à laquelle j'écris ces lignes... souhaitons que ceux qui les liront dans l'avenir aient la satisfaction de constater que nous avons pu enfin – mais quand ? – nous débarrasser de cette « tunique de Nessus » qu'est le radicalisme pour notre pauvre France !!

Juillet 1877

Les enfants Petit après avoir été malades les uns ou les autres, sans gravité : Henri avec une petite fièvre muqueuse assez bénigne heureusement, Joseph avec ses dents, les deux autres du côté de l'intestin, vont mieux maintenant.

« Joseph est même tout à fait bien ; il a repris tout son naturel et fait tout ce qu'il peut pour marcher ; il a fait deux pas, il y a quelques jours (lettre du 1^{er} juillet 1877 de Jeanne à sa mère), mais il a trop maigri ces temps-ci pour être assez ferme sur ses jambes ».

Le Capitaine Petit est reparti en tournée avec le général : Narbonne, Perpignan, Montlouis... Il a quitté Jeanne le 6 juillet un peu brusquement, énervé d'avoir à repartir encore et de quitter toute sa famille... Sa 1^{re} lettre de Perpignan, exprime à Jeanne

combien il est attristé de l'avoir quittée ainsi, elle qu'il aime tant ainsi que ses chers petits enfants...

Jeanne touchée de ses remords s'empresse de lui dire que ce mouvement d'humeur, à l'heure du départ, ne doit pas et ne peut pas laisser de traces...

C'est la 3^e tournée d'inspection que fait le Capitaine Petit et avec cette chaleur qui rend si pénible les voyages et les allées et venues à pied depuis 5 heures du matin jusqu'à 9 heures du soir, on comprend qu'il en ait assez.

Pendant son absence, Jeanne passe toutes ses journées ou presque avec son ancienne amie de la Visitation, Céleste Dupré Latour, venue en séjour à Marseille pour faire prendre des bains de mer à ses enfants.

« Petit Pierre disait ce matin (12 juillet 1877) « je ne suis pas content quand Papa n'est pas là ; c'est comme si je n'avais plus de Papa... quand y reviendra ? ». Ils t'aiment bien ces chers petits, quoique tu sois un peu sévère pour eux... »

Il était en effet sévère notre cher Papa, mais cela faisait un peu contrepoids à l'indulgente tendresse de notre chère Maman... et puis, il s'occupait si bien de nous ! Nous l'aimions bien, pour tout ce qu'il représentait à nos yeux d'enfants... des yeux qui sont au fond d'excellents juges...

Valentine D. s'excuse auprès de Jeanne d'être restée si longtemps sans lui écrire (12 juillet 1877). Elle et Célestin sont pourtant bien sensibles à tous les témoignages d'affection qu'on leur adresse et à toute la sympathie des unes et des autres pour un chagrin qui reste toujours aussi vif au fond de leur cœur... « sans doute, c'est sur nous seuls que nous pleurons, car pour le petit ange on ne peut que se réjouir de la part si belle que Dieu lui a faite. Oh ! combien je comprends maintenant tout ce qu'on dû souffrir notre pauvre Adèle, mon cousin Victor (Puisseux) et tous ceux qui perdent des enfants... ». Ses enfants vont bien. Madeleine « qui va avoir cinq ans demain » a grandi tellement qu'elle paraît en avoir six ; elle dépasse de beaucoup toutes ses petites compagnes de sa classe. Henri devient diable et malicieux, mais il est toujours tendre et affectueux pour sa petite sœur Marie.

Le Capitaine Petit annonce enfin son retour à Marseille pour le 14 ou le 15. Il fait une chaleur orageuse très pénible. « On ne cesse pas de transpirer, même au repos...

Nous avons passé ce matin la revue du régiment (à Montpellier) ; musique, défilé, rien n'a manqué. J'ai vu le jeune Boutan sous les armes, mais quelle chaleur !! »

Voici une lettre du fameux cousin « japonais » (comme disait avec une certaine défiance Marie Silvestre). Elle est datée de Yokohama – 24 juin 1877 et signée H. Degron. C'était bien son fils « le petit Henry » que Madame Degron (la grand-mère) était venue accueillir à Marseille.

Mon cher cousin

« J'ai reçu ta charmante lettre du 2 avril et t'en remercie mille fois. Je savais déjà et j'espère que tu en as maintenant la preuve en main que tu avais traité mon petit Henry à son passage à Marseille comme un de tes propres enfants. Merci encore, mon cher Pierre, à toi et à ma bonne et excellente cousine.

Je n'ai pas répondu de suite à ta lettre, parce que, comme je crois te l'avoir écrit, j'ai un grand sabre japonais ¹⁴ que je désire t'envoyer et qui j'espérais, en tardant un peu, trouver une occasion de te l'expédier cette année et t'écrire en même temps. Malheureusement, mon sabre (arme réellement de guerre) est si grand qu'on ne peut guère le loger dans une malle de sorte qu'il me faut absolument le confier à un ami et ces occasions sont rares.

¹⁴ Ce sabre est maintenant chez mon frère Henri Petit.

Tu peux être tranquille quant à mon fils. Je tiens avant tout à en faire un bon Français, un parfait nonnête homme et à lui assurer une place, modeste, mais convenable au soleil...

Je ne puis prévoir encore quand je rentrerai en France, mais lorsque le moment en sera venu, tu peux être certain qu'un de mes premiers mouvements sera d'aller te donner l'accolade et présenter mes devoirs à ma cousine... »

Charles Saglier en traitement à Eaux Bonnes dans les Basses Pyrénées est bien découragé de se sentir moins bien. « Comme vous le disiez, je suis rentré trop tôt à Paris et j'y ai souffert... Malgré mes efforts réitérés, il m'a été impossible de rencontrer ni Mr ni Mme Wallon à l'Institut ; mais je les ai vus chez Paul et j'ai pu leur conter ce que je pense de votre installation ? C'est particulièrement de Belotte que Mr Wallon m'a fait parler et la tendresse qu'elle m'a témoignée m'a valu de son grand-père un serrement de mains bien expressif... Paul a finalement été lâché par l'Espagne, mais le Domaine l'occupe sérieusement et le voilà architecte pour de bon... A moins d'accident plus grave, il devient assez probable qu'Alger me reverra au prochain froid ; je passerai par vos mains, c'est ma seule consolation... Je compte que Pierre me rappellera au souvenir du général Hallier – il a tenu une grande place dans la description que j'ai faite de votre existence de famille ».

Marie Silvestre a emmené Papa Petit à Paris chez un opticien, espérant que des lunettes appropriées pourraient lui permettre de lire... Mais, malheureusement, il a été impossible, même avec une loupe, qu'il puisse voir un mot.

Elle l'a donc conduit chez un oculiste qui lui a ordonné un traitement qui fera peut-être de l'effet ? Elle doit retourner en consultation avec lui dans 15 jours « mais c'est un voyage très difficile ; j'ai des transes affreuses quand je vois papa sur la chaussée et puis il se fatigue très vite... Je fais des vœux bien ardents pour que sa vue puisse lui revenir, car c'est bien pénible de le voir s'ennuyer ».

En adressant à son Père (14 juillet 1877) ses vœux de bonne fête, Jeanne lui dit qu'un de ses souhaits les plus ardents « tu le comprends, c'est de te revoir bientôt et j'espère bien que la politique ne viendra pas mettre obstacle à vos projets de voyage dans le Midi au mois d'octobre. Joseph entre de nouveau dans une crise de dentition. L'avant-dernière nuit il a eu la fièvre et depuis deux jours il ne mangeait presque plus ; ce matin, il paraît un peu mieux, mais le pauvre enfant est tellement maigre que les larmes me viennent aux yeux quand je vois son pauvre petit corps... Il était si bel enfant ! »

À son tour Silvestre redonne des nouvelles de Papa Petit (15 juillet 1877). Sa femme et lui sont bien tristes de le voir s'ennuyer et gémir de ne plus pouvoir lire... Mais qu'y faire ? Sa santé générale n'est pourtant pas mauvaise. « Il a bientôt 80 ans ¹⁵ et Mr Magne, l'oculiste, a été surpris de le savoir si âgé...

Pour Auguste qui travaille beaucoup mieux depuis qu'il prend des leçons avec l'instituteur de Thivernal, il sera en état d'entrer en 8^e au mois d'octobre prochain, à Arcueil.

Oui, Jeanne Pierre et leurs enfants ont bien manqué à la réunion de famille du 14 juillet, écrit Adèle G. à Jeanne (17 juillet 1877). « Cet entrain qui accompagnait ta présence, mais qui n'est plus quand tu n'y es pas... ces « je vous aime bien » dits avec tant d'affection qu'on t'en aimait dix fois plus, tout cela nous manque maintenant... ».

Son petit Dédé est toujours à Laval. Jean qui a conservé une particulière affection pour sa cousine Bébelle (il est d'un an plus âgé) demande toujours à sa mère de lui lire ce que dit Bébelle dans les lettres reçues de sa tante Jeanne.

Il est assez espiègle et aime beaucoup le jeu et la lutte, même avec les plus grands, en particulier avec son frère Joseph qui a maintenant 8 ans. Quant aux grands, ils vont très

¹⁵ D'après cette réflexion de Mr Silvestre, Papa Petit serait donc né en 1797.

bien : les collégiens font leurs dernières compositions et espèrent au beau moment des vacances.

La tante Barbedièrne vient d'être souffrante ; elle a eu de la fièvre et il lui en reste assez d'anémie.

La tante Jannet est toujours dans le Nord, en ce moment en Belgique et sur le point d'aller à Valenciennes chez Valentine qui l'attend.

C'est certainement Marguerite Wallon qui pense le plus à sa sœur Jeanne. Sa mère en s'excusant d'avoir un peu tardé à lui écrire, sachant que Paul, Sophie et Adèle lui avaient écrit ces jours derniers, ajoute : « je suppose que tes petites sœurs ne te laissent pas non plus manquer de lettres, car Marguerite me fait une consommation effrayante de timbres... On peut bien dire de cette pauvre enfant que l'absence ne lui fait pas oublier ceux qu'elle aime ; je crois, au contraire, qu'elle ne fait qu'attiser (souligné) son affection... Elle en devient revêche. Tous les autres enfants lui sont indifférents ; elle ne peut se décider à en caresser d'autres que les tiens ; il lui semble que c'est autant qu'elle leur vole ! Elle qui était si joyeuse de partir pour la mer, elle s'en soucie à peine cette année parce qu'elle ne doit pas t'y voir. Hélas ! elle n'est pas la seule qui se sente privée de ton absence... En allant dernièrement à la messe de bout de l'an de Mme Allart, j'ai rencontré Mme Boutan qui m'a dit que son fils avait vu à Montpellier Pierre et le général Hallier qui avaient eu la bonté de le faire appeler, ce qui avait presque fait un petit évènement parmi les camarades. Cette pauvre Mme Boutan est toujours bien triste de la mort de Marie ; elle était seule ce jour-là avec sa fille Gabrielle. Marguerite était partie le matin même pour Lectoure où elle accompagnait son Père qui était un peu fatigué et souffrant depuis quelques jours et qui ne pourra, cette année, y passer que peu de temps ». (lettre de Mme Wallon du 21 juillet 1877).

La famille s'apprête à aller aux Dalles comme chaque année. Adèle G. occupera la petite maison Saillot. Comme elle est un peu petite pour elle et sa nombreuse famille, quelques-uns de ses enfants iront dans la grande maison sur la mer. Paul W. et les siens iront à Saint-Pair.

Mr Wallon ne sait pas si les élections ne s'opposeront pas au voyage qu'il projette de faire à Marseille en octobre ?

« Je ne suis absolument pas rassuré sur le résultat des élections et je serais bien affligé de voir se renouveler les abus que l'on a vus sous l'Empire... Mais je crois que le gouvernement a le droit d'avouer ses amis. Je souhaite seulement qu'ils ne les prennent pas trop d'un certain côté ; mais nous serons en mesure de les contenir et au total je souhaite que le Maréchal l'emporte dans cette lutte qu'il n'a fait personnellement que dans l'intérêt du parti conservateur, car je verrais de grands périls dans le triomphe de la gauche... (ces périls, nous savons par expérience qu'ils n'étaient pas exagérés de les redouter et encore mon grand-père ne pouvait pas s'imaginer à quel point cette marée montante de la gauche devait être funeste à notre pays... !!)

Dans une lettre de Marguerite W. (31 juillet 1877) nous apprenons qu'Etienne Wallon passe aujourd'hui et demain son examen pour la licence. J'espère bien qu'il sera reçu, car il paraît content de sa composition de physique... »

Cette pauvre Marguerite – espérons tout de même que ce n'est pas par une trop grande sympathie pour sa sœur Jeanne – souffre elle aussi souvent de migraines. Elle ne rentrera pas à la Visitation après les grandes vacances et restera à l'Institut où elle tiendra compagnie à ses parents.

Madame Duplessis, la veuve de l'ancien proviseur du collège de Douai, dont nous avons eu si souvent l'occasion de parler autrefois, donne des inquiétudes. Elle est à la campagne comme tous les étés ; l'opération de la cataracte a bien réussi, mais sa santé décline beaucoup. Elle avait fini par tenir presque toujours le lit. L'air de la campagne lui avait rendu un peu de forces ; mais il y a une quinzaine de jours elle s'est cassé la jambe

en montant dans son lit et les médecins ont jugé son état bien grave... Pour comble de malheur, sa belle-fille Mme Georges, enceinte de 7 mois, apprenant trop brusquement une maladie très grave de son père (juste la veille de l'accident arrivé à sa belle-mère) a accouché quelques heures après d'une petite fille bien menue, mais qu'on espère heureusement conserver à la vie.

Août 1877

Silvestre ne trouve pas que l'état de Papa Petit se soit amélioré quant à la vue (1^{er} août 1877). Il n'y a sans doute rien à faire de ce côté : c'est une paralysie de la rétine consécutive à son attaque ; il voit devant lui et assez loin, mais ne peut toujours pas voir de côté. L'état général est satisfaisant. Marie Silvestre et lui sont en ce moment préoccupés de l'entrée d'Auguste à Arcueil au collège Albert le Grand. Il y entrera le 7 octobre prochain en 8^e. N'ayant que ce fils, c'est pour eux un grand sacrifice de s'en séparer ; mais il faut en avoir le courage en pensant à l'avenir de cet enfant qui vient d'avoir 9 ans hier (il est né le 31 juillet 1868).

Jeanne P. est naturellement bien déçue, maintenant que la décision est prise par ses parents de renoncer à faire ce voyage de Marseille en octobre ; Mr Wallon ne peut pas et ne veut pas quitter Paris au moment des élections fixées au 14 octobre.

Toute la famille va se retrouver aux Petites Dalles pour les grandes vacances. Chacun exprime à Jeanne combien son absence va laisser de vide cette année dans ce petit coin de Normandie où la réunion de la famille est généralement si gaie. De son côté Valentine, encore trop secouée par son récent chagrin, renonce à aller aux Petites Dalles où elle retrouverait trop de souvenirs émouvants de son charmant petit Paul.

Etienne W., toujours sujet à des crises hépatiques, vient d'en avoir une nouvelle, heureusement moins forte que les précédentes grâce au traitement qu'il suit. Pour le remettre tout à fait sur pied, ses parents ont décidé de l'envoyer faire une saison d'eau à Vittel, où malheureusement personne ne peut l'accompagner. Il est nécessaire qu'il soit bien remis pour préparer son agrégation l'année prochaine (3^e année de l'Ecole normale).

Victor Puiseux, comme à son habitude, est parti avec ses fils Pierre et André faire de la montagne. « Pierre qui avait beaucoup travaillé, écrit Mme Wallon à Jeanne (7 août 1877) paraissait aussi avoir besoin de prendre des vacances. Ta tante (Jannet), revenue la semaine dernière, se décide à céder aux instances de Mme Boutan qui veut l'emmener avec elle, en attendant qu'elle puisse rejoindre ses enfants comme elle l'a fait l'année dernière. En retour, Louis Boutan, qui vient d'être reçu bachelier est parti avec tes cousins.

Ta Tante nous a rapporté de bonnes nouvelles de Valentine et de ses enfants, mais cette dernière ne peut se décider à faire aucun voyage cette année. Elle va se contenter d'envoyer une seconde fois Madeleine chez son Oncle Gustave (côté Deltombe) à la campagne où elle se plaît beaucoup...

Voilà donc Marguerite revenue tout à fait auprès de moi. Ce n'est pas à dire que j'en jouisse beaucoup plus pour cela. Son cœur est resté tout entier à Marseille et à la Visitation. Je n'entends du matin au soir que ces paroles : « que je m'ennuie ! qu'est-ce que je vais faire ? ». J'espère que les distractions des vacances et, plus tard, le goût qu'elle pourra prendre aux occupations de l'intérieur, dissiperont tous ces ennuis... ».

Charles Saglier dont l'état est plutôt inquiétant depuis qu'il est revenu en France se décide à repartir à Alger pour y passer l'hiver... « À bientôt, mes chers amis, écrit-il le 14 août 1877 au ménage Petit ; mon année de Palais a été laborieuse, productive ; j'ai bien gagné mes vacances n'est-ce pas ?... seulement si la date vous est indifférente, c'est seulement à la fin d'octobre que j'irai vous voir... La nature m'en veut, elle m'a fait grand

mal au mois de mai, de juin et de juillet aux Eaux Bonnes ; elle m'a gratifié de froid, d'humidité et d'un rhumatisme articulaire... Contre toute raison elle inonde Paris de pluie au 15 août ! Elle finira tôt ou tard par me tuer... Adieu, mes amis, embrassez pour moi tous vos bébés avec un léger supplément pour Bellotte... »

Adèle se préoccupe de savoir si sa sœur Jeanne si souvent tourmentée et fatiguée avec ses enfants qui ne cessent d'avoir les uns et les autres des indispositions, sans gravité heureusement. Bellotte elle-même vient d'être malade à son tour. Elle est heureuse de savoir que la petite robe faite par Marguerite pour Bébelle (ou Belotte) lui a fait beaucoup de plaisir... « outre que c'est un très beau travail et un charmant petit vêtement, il y avait, de plus, dans cette attention beaucoup d'affection et de tendresse de cœur de la part de Marguerite. C'est une bien excellente enfant et je suis sûre que dès que sa santé sera redevenue parfaitement bonne, toutes les qualités de son esprit et de son cœur s'épanouiront tout à fait et en feront une charmante jeune fille. Elle est déjà bien gentille et bien patiente, quoiqu'elle ait presque toujours mal à la tête.

Geneviève va toujours bien. Et d'Étienne, on n'a guère de nouvelles, car il est un peu paresseux ; il n'a encore donné que les nouvelles de sa bonne arrivée à Vittel...

Seconde chose qui a retardé ma lettre : j'ai reçu Céline (de la Gillardaie) pendant quelques jours ; elle me ramenait André... »

À cette lettre d'Adèle (15 août 1877) écrite aux Petites Dalles, Marguerite ajoute une page et Marie G. (fille aînée d'Adèle) une petite lettre pour sa tante Jeanne.

Marguerite bien contrariée de l'indisposition de Bébelle exprime à sa sœur combien elle souhaiterait d'être auprès d'elle pour l'entourer et la soulager. « Papa a reçu dernièrement une invitation pour aller en Norvège assister, en qualité de Doyen de la Faculté, à l'établissement d'une Université à Upsal ; ce serait pour le commencement du mois de septembre. Il ne sait pas encore s'il acceptera ».

Quant à Marie après avoir confié à sa tante qu'elle est moins peureuse pour prendre des bains de mer et qu'elle nage un peu, elle admire ses frères qui sont tout-à-fait lancés... « Bon papa est très content de leur manière de nager... ». Pour leur travail, leur mère s'en occupe : « Maman, depuis hier, fait faire à André des pages de chiffres, ce qui l'amuse beaucoup et il veut même en faire toute la journée... C'est un peu trop d'ardeur, mais du reste André est bien travailleur, plus que Jean qui, pour le moment, n'avance pas beaucoup en lecture à cause de son peu d'application... »

Marie Wallon (religieuse à la Visitation) s'inquiète aussi (21 août 1877) de ce que Jeanne lui a écrit au sujet de sa santé... « Je ne saurais te dire comme mon cœur s'est serré à la lecture de ta lettre que vient confirmer celle de Valentine où je vis que ta fatigue est telle que tu éprouves assez souvent des faiblesses... ».

Elle lui conseille de se ménager, pour ses enfants, et va prier pour qu'elle soit plus vite hors de peine. Quant à elle, grâce à la bienveillance de la mère supérieure, les occupations variées dont on l'a chargée lui permettent de se reposer.

Décidément il n'y a rien à faire pour redonner à Papa Petit la vue normale ou à peu près normale. Marie Silvestre l'a reconduit sans succès chez l'oculiste, une 2^e fois ; on ne voit pas de traitement permettant d'espérer la moindre amélioration. Conduit, de là, chez un opticien, dans l'espoir de trouver des verres ou même une loupe lui permettant de lire, les essais faits n'ont donné aucun résultat ! « C'est bien triste, écrit Marie S. (23 août) qu'il soit si affligé. Maintenant je n'ai plus d'espoir : il ne pourra plus lire ni s'occuper... »

À son tour, Valentine D. se préoccupe de Jeanne (lettre du 24 août 1877). Après s'être réjouie de savoir les enfants en meilleur état, elle ajoute : «... toi seule me tourmentais un peu, car tu te plaignais de fatigue et de malaises. Je voudrais savoir au juste ce que tu as ?... Quant à nous, malgré toutes les instances de Père, nous ne bougerons pas cette année ; notre cœur est trop triste pour songer à nous absenter et, comme les enfants sont en bon état, nous préférons ne pas quitter ces lieux où nous

venons de tant souffrir et de tant pleurer. Dans l'intérêt des enfants, je ne dis pas que l'année prochaine nous n'irons pas en quelque endroit, mais ce ne sera pas certainement aux Petites Dalles où nous avons été si heureux l'année dernière avec notre cher petit Paul et où nous éprouverions maintenant une impression trop douloureuse à nous retrouver là sans ce cher petit être... Les jours, les mois s'écoulent et le vide que nous a laissé ce cher enfant, si doux, si tendre, est aussi grand, notre douleur aussi vive... »

Heureusement ses enfants vont bien : Madeleine « est en pleine vacances, après avoir emporté deux prix, celui de grammaire et celui d'histoire de France », quant à Henri « il est fort et solide ; il grandit étonnamment et peut se contenter cette année de l'air du jardin... » « Notre petite Marie est un vrai petit bijou ; elle est aussi gracieuse qu'aimable ; jamais on ne l'entend pleurer et elle est vraiment charmante dans les petites malices qu'elle cherche à faire ou bien lorsqu'elle veut partager les jeux de Madeleine et d'Henri. Elle est extrêmement vive et riieuse et a une expression si fine et si réfléchie que tout le monde l'admire... »

Dans une lettre à Jeanne (27 août 1877), Marguerite donne des nouvelles de la famille et des amis des Petites Dalles en particulier de Mme Muzard : « Mme Muzard est ici à présent ; elle vient de conduire chez sa mère son dernier enfant (Jacques) qui a six mois afin qu'il n'attrape pas la coqueluche, il est vrai très bénigne de son frère et de sa sœur (Edouard et Elaine). Cette pauvre dame a eu bien des ennuis cet hiver avec ses enfants ; ils ont eu tous deux la rougeole, puis, l'aîné (Edouard) qui est très délicat a eu une fièvre typhoïde dont il n'est pas encore remis. Aussi sa mère se décidera, si elle trouve quelqu'un de confiance, à le laisser toute l'année au bord de la mer qui lui est très nécessaire... »

Les vacances sont bien tristes cette année ! Quelle différence avec l'année dernière quand toi et Valentine étiez ici...

Nous étions si heureux ! Depuis 3 semaines que nous sommes ici, nous n'avons encore fait aucune promenade... Est-ce qu'Henri ne commence pas à écrire ? Je serai si contente quand je recevrai une lettre de ce petit chéri ! Dis-lui pour le stimuler que Madeleine D. a déjà écrit toute seule deux lettres qui sont très gentilles, mais malgré cela la supériorité d'Henri est incontestable, car je sais très bien qu'on est obligé de l'arrêter parce qu'il est trop intelligent et que cela le fatiguerait... Mais, je t'en prie, lorsqu'il saura écrire, fais-lui écrire une petite lettre à sa « tante Nite » qui en sera bien fière et bien heureuse ».

Mme Wallon s'excusant auprès de Jeanne (27 août 1877) de ne pas lui écrire plus souvent lui avoue qu'elle « a une peine terrible à se mettre à la correspondance... Cela la fatigue d'écrire... Nous vivons ici aux Petites Dalles de la manière la plus calme, ne nous donnant même presque jamais le petit plaisir de la promenade ; mes jambes s'alourdissent de plus en plus et Marguerite redoute de plus en plus de marcher. J'en suis désolée. Le fait est que depuis que nous sommes ici, elle n'a pas été encore un jour sans souffrir de la tête ».

Bonnes nouvelles d'Étienne qui se trouve très bien de sa saison à Vittel ; « d'abord il s'y amuse très bien et puis sa santé y est excellente. Il touche à la fin de sa saison et compte nous revenir samedi prochain.

Nous avons eu hier une excellente lettre de Paul dont le petit séjour à Saint-Pair a été très agréable et a fait grand bien à Sophie et à ses enfants. Ce qui nous rend heureux dans ses lettres, c'est cet air de gaieté et de bonheur qui y règne, les détails sur toutes ses petites jouissances d'intérieur entre sa femme et ses petits enfants et qui nous porte à penser qu'il se trouve bien dédommagé, maintenant, de toutes ses peines et incertitudes au moment de son mariage. Étienne ne retrouvera plus ici ni Henri ni Laure qui viennent d'y passer une dizaine de jours, mais que les affaires rappellent à Rouen. Laure ne retourne cette fois à Rouen qu'avec un certain regret ; elle redoute de laisser sa

grand-mère (Mme Derbanne) – aux Petites Dalles – dans un état de santé qui les inquiète non sans raison et de quitter sa mère (Mme Cronier) qui va se trouver bien seule avec ses ennuis et ses inquiétudes, après le départ de tous ses hôtes qui ne laissent pas que d'apporter par leur présence et par leur affection quelques distractions à Mme Derbanne, à qui cela fait du bien.

Nous attendons incessamment Mr Deltour que ton Père a invité à venir passer ici quelques jours. Sa femme est à Neuilly où sa belle-fille vient d'accoucher d'une 3^e petite fille. Louise attend un second enfant au mois d'octobre. Mme Deltour n'a pas voulu la quitter cette année. On dit que l'entente est meilleure avec sa belle-mère, tant mieux ! »

Un petit mot de Frédéric Barbedièrne à Pierre (27 août 1877) qui l'avait consulté sur le charbonnage de Saint-Martin en vue d'un placement (environ 2 000F) que Marie Silvestre voudrait faire pour son Père, dont elle a pris en main les intérêts et les comptes depuis cette attaque qui lui a enlevé ses moyens. Une fois donné des renseignements peu favorables, Frédéric ajoute : « tu me parais réellement bien ravi, mon cher Pierre, d'avoir retrouvé ton beau ciel du Midi. Le fait est qu'il doit être plus agréable que le nôtre et je comprends facilement ton enthousiasme pour un pays aussi charmant... »

Sa sœur Jeanne Chevau ayant lu la lettre de Pierre éprouve le désir d'écrire de son côté à Jeanne (29 août 1877) bien que la tristesse de son veuvage, toujours aussi profonde, lui enlève le goût de la correspondance ou de se déplacer pour aller voir les uns ou les autres. Elle vient cependant d'aller passer 15 jours à Dunkerque chez son amie Jeanne Paix et ce petit voyage lui a procuré une bonne distraction « mais au retour, j'ai bien plus senti le vide de mon existence... ».

Sa mère (Mme Barbedièrne) et elle ont eu le bonheur d'avoir la tante Jannet pendant 8 jours. Elle ne donne pas de nouvelles de sa mère.

Septembre 1877

Charlotte Pignon pensant au prochain voyage de son frère Charles Saglier à Marseille, écrit à Jeanne (4 septembre 1877) une lettre navrante sur l'état de santé de son pauvre frère. « Notre pauvre malade passe les derniers beaux jours dans un grand fauteuil au soleil ou, comme aujourd'hui, au coin du feu. Il est fiévreux et menacé de douleurs. Il est triste et morne à faire pitié et nous ne réussissons pas à lui faire dire de rares paroles... »

Jeanne, encore plus privée de sa famille pendant cette période des grandes vacances, attend avec impatience les lettres des Petites Dalles qu'elle trouve trop espacées.

« J'ai été un peu paresseuse pour répondre ces jours-ci parce que je me suis condamnée à un repos absolu (4 septembre 1877) ; je suis toujours fatiguée et j'ai si mal dans le dos que cela m'ôte tout courage... mais tranquillise-toi, ma chère maman, mon cousin Puiseux qui m'a vu vous écrira qu'il m'a trouvée bien portante, tellement j'ai peu l'air malade. Je suis allée néanmoins consulter le médecin qui m'a rassurée et ne m'a ordonné que des fortifiants et du repos ; puis il m'a conseillé de suspendre les bains de mer pour éviter tout refroidissement qui pourrait m'occasionner un rhume... ce mot « refroidissement » m'a fait rire, car, il y a deux jours encore, on se demandait comment il pût être possible d'avoir froid en sortant de l'eau ! La mer a eu ici jusqu'à 27° ; le jour où j'y ai porté mon thermomètre il y en avait 24° ; c'était délicieux !

Je continue les douches auxquelles j'attribue l'absence de migraine ; depuis déjà longtemps je ne sais plus ce que c'est, depuis que je me suis mise à ce régime. Aussi, ma chère maman, j'espère bien que si vous ne pouvez pas venir, toi et Père, tout de suite, vous profiterez d'une occasion pour m'envoyer Marguerite ; quelque temps de ce

même régime et le plaisir qu'elle aura de revoir ses enfants d'adoption seront pour elle le meilleur remède à ses maux de tête...

Je vais probablement mettre Henri et Pierre en classe à la fin du mois. Je ne puis donner assez régulièrement à Henri ses leçons pour qu'il y prenne goût et fasse des progrès. Petit Pierre est bien petit, mais je le reprendrai dès que je serai plus vaillante... Une chose qui me reposerait peut-être beaucoup ce serait d'aller passer un mois auprès de vous avec Belotte, mais, outre que j'aurais peine à quitter Pierre et mes trois garçons, il ne serait pas bien raisonnable de faire deux voyages aussi coûteux dans la même année et il vaudrait mieux me réserver pour l'été prochain. Enfin, je réfléchis, je me tâte et si je vois que ce voyage est utile pour ma santé, vous me verrez en octobre.

J'ai été bien agréablement surprise par l'arrivée de mon cousin (Puisseux) et de ses trois jeunes compagnons de voyage (Pierre et André, ses deux fils, et Louis Boutan qui revenaient sans doute, ou y allaient, des Pyrénées), mais hélas ils ne sont restés qu'une demi-heure. Pierre n'a même pas eu le plaisir de les voir ; leurs places étaient retenues sur un bateau pour Agde. Ils n'ont pas pu rester à dîner avec nous. J'étais si heureuse de voir quelqu'un de la famille ! Quand vous reverrais-je donc ? »

Inutile de dire avec quel enthousiasme la famille, toute la famille, accueille ce projet de Jeanne de venir passer le mois d'octobre à Paris avec Belotte...

« Car il ne faut plus hésiter, lui écrit Mme Wallon (7 septembre 1877) ; nous t'attendons avec Bébelle dans les premiers jours d'octobre et ton Père, afin que rien ne t'arrête, fera bien volontiers les frais de ton voyage. Je suis persuadée que c'est la seule vraie manière de te reposer... »

Il y a bien le souci de laisser derrière elles son mari et ses trois enfants, cela se comprend, mais un mois est bien vite passé et puis, Jeanne a la bonne chance d'avoir en ce moment une domestique sûre (Thérèse) et attachée à ses enfants... « Il faut en profiter ; d'ailleurs leur Père sera auprès d'eux ce qui t'ôtera toute inquiétude. Quand tu repartiras nous permettrons volontiers à Marguerite qui en sèche (souligné) d'envie, de profiter de ton occasion pour retourner avec toi, si tu le désires, en attendant qu'une autre occasion, pas trop éloignée, nous la ramène à Paris. Tu pourras alors la traiter comme tu l'entendras et, en retour, elle te rendra avec bonheur tous les petits services possibles auprès de tes petits enfants auxquels elle ne fait que penser... »

Marguerite s'empresse d'ajouter 4 pages à la lettre de sa mère, 4 pages débordantes de joie à la pensée de revoir sa sœur et Bébelle, puis de retourner avec elle à Marseille : « vois-tu quand on me l'a dit je ne pouvais pas le croire ; mes jambes en tremblaient sous moi... »

Jeanne hésite encore à faire... cette folie. Elle ne se sent plus aussi fatiguée... et n'a pas le courage de quitter mari et garçons... Aussi commence-t-elle sa lettre (10 septembre 1877) en disant à son père qu'elle ne peut se décider à faire ce voyage, mais à le 2^e page elle continue « après avoir dit le chagrin de son petit Pierre auquel on avait parlé de ce départ : « Pierre, mon mari, me presse lui beaucoup d'aller vous voir et j'admire son dévouement, car je vais lui laisser bien des soucis et des préoccupations ; je reconnais-là tout son cœur, cherchant toujours à me faire plaisir... ». Enfin elle est ébranlée et entrevoit la possibilité de partir au début d'octobre.

Adèle G. se joint à sa mère pour encourager Jeanne à prendre une décision que tous attendent avec impatience. Marie Silvestre insiste de son côté et compte que Jeanne et Bébelle viendront passer quelque temps à Grignon. Valentine D. déclare à sa sœur qu'elle est décidée à aller à Paris avec ses enfants pour la revoir si elle y vient.

Enfin, le 21 septembre 1877, Jeanne écrit à ses parents : « Je serai à Paris avant vous... (ils sont encore aux Dalles jusqu'à fin septembre). Comme je dois aller passer encore une huitaine de jours à Grignon, mieux vaut que je donne ces 8 jours pendant que vous êtes aux Dalles ; de cette façon mon séjour à Paris ne se prolongera

pas assez avant dans la saison pour que ma fillette et moi y sentions l'hiver... Donc, toute réflexions faites, toutes hésitations mûrement pesées, Pierre a décidé que je partirai le mardi 25 septembre (un an, jour pour jour, après mon départ de Paris... qui l'aurait cru ?) à 3 h 40 par le rapide, puisque tu veux bien m'y engager mon cher Père. Je serai le mercredi 26 à Paris, déjeunerais chez Paul, irai voir Marie (sa sœur à la Visitation) et repartirai pour Grignon à 4 h ½ où j'attendrai que vous me fassiez signe d'accourir dans vos bras...

Mon pauvre Pierre, si bon et si dévoué, ne fait que me mettre sous les yeux le tableau de notre joie à tous en nous revoyant, nos interminables causeries, nos réunions de famille dont il aimerait à prendre sa part et tout cela parce qu'il sent que je faiblis au moment du départ et que la pensée de quitter ces chers petits que je n'ai jamais laissés deux heures sans moi, m'attriste beaucoup. Mais il faut être raisonnable : leur Père qui est une « mère » par les soins tendres qu'il sait leur donner est auprès d'eux ; puis j'ai une domestique qui les aime beaucoup et je lui ai adjointe une femme sûre qui doit s'y connaître à la manière de les garder puisqu'elle en a nourri 24 !!! ».

La famille avait suggéré à Jeanne qu'elle pourrait bien amener aussi le petit Joseph avec elle, mais il vaut mieux le laisser... « Je ne craindrais pas le voyage seul avec Joseph, mais c'est triste à dire, il ne veut pas être propre et cela causerait soucis et ennuis à Paris. Quand il sera mieux élevé, il sera du voyage... »

Frossard, un camarade du Capitaine Petit, lui écrit ses regrets de ne pas avoir été le voir en passant à Marseille (20 septembre 1877) après avoir été en permission aux environs. Il a repris tranquillement son service au Ministère de la Guerre. « Tous les gros bonnets étant en inspection, il n'y a pas de cancans à te raconter. Je n'ai vu que mon ami Laurent, que les événements du jour mettent dans le marasme. Le manifeste du Maréchal (Mac Mahon) est froidement accueilli. Hier il a parcouru l'avenue de l'Opéra pour l'inauguration (19 septembre 1877). J'y étais par hasard ; on n'a guère crié que « Vive la République et les 363 ». Qu'allons-nous avoir au mois d'octobre ? »

Un autre camarade, Grillon, le remercie (25 septembre 1877) des condoléances envoyées à l'occasion de la mort de sa mère. Il est à Maubeuge, depuis 6 mois, pour la construction du fort. « J'ai déjà construit 4 forts et avec l'aide de Percaux, de Mogino qui a remplacé Pamard, nous sommes plongés dans les états estimatifs... Malgré tous les changements, simplifications, remaniements, il nous est impossible de rester dans la limite des crédits fixés..., etc. »

Enfin Jeanne est bien partie pour Paris, avec Bébelle seulement, au jour et à l'heure fixés... Le pauvre Joseph, pas « encore assez bien élevé » pour voyager avec sa mère, est resté avec ses frères sous la garde de son Père. Jeanne a fait promettre à Pierre de lui envoyer fidèlement des nouvelles de la nichée.

Dès le lendemain du départ (26 septembre 1877) il envoie la lettre n°1 – car il numérote ses lettres, au cas où il y en aurait une d'égarée. « En te quittant hier, les enfants ont eu le cœur bien gros. Le petit Pierre se tenait à quatre pour ne pas éclater en sanglots et je sentais que la moindre parole eut suffi pour faire déborder ses larmes. Aussi l'ai-je bien choyé et amusé toute la soirée. Il a fallu, pendant toute la soirée, dire à Henri à quelle station tu étais arrivée et ce matin, à son réveil, il m'a encore demandé si tu étais arrivée à Lyon pour dîner... »

Toutes les lettres de Pierre à Jeanne, durant cette absence, sont des rapports fidèles sur les enfants (et surtout sur leur santé) et sur ses occupations pendant ses heures de solitude à la maison : rangement, réparations, entretien du jardin, des poules, classement de lettres le soir et soins à donner aux trois garçons...

« Samedi ou dimanche je vais faire mettre au pot la couveuse incorrigible, lundi je dévore le cochon d'Inde mâle (il avait rapporté une paire de cochons d'Inde que sa sœur lui avait donné lorsqu'il était allé voir son Père malade à Grignon). Tu vois que nous

ne manquons pas de ressources... N'oublie pas d'avertir la cousine Degron de ton arrivée si le temps le permet et si tu vas bien, va la voir à Crespieres. Tu lui diras que je vais remercier son fils du sabre (japonais) qu'il m'a envoyé... »

Jeanne a donné laconiquement des nouvelles de sa bonne arrivée à Paris par carte postale. Elle les complète par une lettre datée du 26 septembre 1877 de chez Paul, où elle est allée déjeuner avec Bébelle en arrivant. Elle est tout éblouie de Paris « qu'elle trouve superbe et je ne m'attendais pas à éprouver cette impression moi qui en était gâtée jadis... ». Il est vrai que le temps y prête ; il fait un soleil splendide « plus beau que notre soleil marseillais ». « Mais c'est égal, une nuance de tristesse que je dissimule me tient encore parce que tous quatre vous me manquez ; mais, suivant ton conseil, je te promets de la chasser, pour jouir complètement de mes vacances et te revenir fraîche et engraisnée, comme jadis... ».

Paul et Sophie l'ont trouvée changée et fatiguée et s'inquiètent de l'impression que vont en avoir leur Père et mère à leur arrivée des Petites Dalles.

Heureusement Jeanne va, en attendant cette arrivée, passer 8 jours à Grignon où le bon air lui redonnera meilleure mine ainsi qu'à Bébelle qui paraît toute pâle et maigrichonne à côté de ses cousins et cousines qui viennent la voir (il faut dire que la bande des petits Petit étaient, aussi bien garçons que filles, du type vif et nerveux sans excès de graisse !).

Jeanne fait une foule de recommandations à Pierre au sujet de ses trois garçons abandonnés par elle (et après quelles hésitations !). « Je n'ai pas besoin de te rappeler que tu m'as promis de mitiger beaucoup la sévérité par la tendresse en mon absence... ».

Les huit jours de Grignon, avec les attentions de Marie Silvestre et de son mari, redonnent à Jeanne et à Bébelle les couleurs qui leur manquaient.

Papa Petit se montre tout ragaillard par la présence de sa belle-fille. Jeanne a été agréablement surprise, en le revoyant, de son teint frais et de son humeur. Il a évidemment la démarche moins assurée et il ne voit plus comme autrefois, mais dans l'ensemble il paraît bien portant. « Il paraît heureux de nous revoir, sa figure en est toute rayonnante et il ne se lasse pas d'admirer sa petite fille. Ta sœur a la mine un peu fatiguée. Elle est toujours la même, bonne et dévouée et faisant tout si simplement que cela paraît naturel. On est tout préoccupé de l'entrée d'Auguste en pension ; lui, comme tous les enfants, s'en fait une fête et il me paraît devenu bien gentil. Mr Silvestre n'a pas changé physiquement, mais il me paraît moins gai qu'autrefois et plus absorbé. Adieu, mon bon et cher Ami, n'oublie pas de faire faire à tes petits garçons leurs prières, matin et soir et fais-les avec eux. Mène-les avec toi à la messe pour remplacer leur petite mère ».

En donnant d'excellentes nouvelles des 3 garçons (28 septembre 1877) dans sa lettre n°2, Pierre rassure Jeanne :

« Ainsi donc tout va bien, dors sur tes deux oreilles. Je suis plus que doux avec les enfants et il suffit que tu ne sois pas ici pour que je n'ai recours à aucune correction manuelle et, d'ailleurs, je n'en ai pas besoin : ils obéissent au doigt et à l'œil avec une résignation qui m'attendrit... Le soir, je leur raconte de petites histoires et, à midi, ils m'aident, après la leçon de lecture, à nettoyer le jardin... »

Paul W. très frappé de la mine qu'il a trouvée à sa sœur écrit longuement à Pierre (28 septembre 1877) pour lui dire franchement son impression. Entre nous, il exagère un peu. « Je me suis bien gardé de lui laisser entrevoir tout ce que j'ai ressenti de tristesse en voyant sa figure amaigrie et fatiguée. À toi, mon cher Pierre, dussé-je te faire de la peine, je dois te parler à cœur ouvert. Voyant Jeanne tous les jours, tu ne t'es peut-être pas aperçu de la métamorphose ? Après un an de séparation, j'ai revu Jeanne telle que je ne me la serais pas figurée après dix ans... »

Cette exagération partait d'un bon sentiment de la part de cet excellent frère qui aimait tendrement sa sœur... N'était-elle pas un peu égoïste ? N'avait-il pas un peu l'arrière-pensée de la garder plus longtemps à Paris, au milieu d'eux, pour qu'elle se soigne et se repose bien ?

À Grignon, les jours s'écoulaient doucement pour Jeanne et pour Bébelle, entourées de l'affection de parents retrouvés. Après les témoignages reçus à Paris, de Paul, de Sophie et même d'Henri W. venu tout exprès de Rouen pour passer 4 heures avec elle, avant qu'elle ne parte pour Grignon, elle est tout émue de retrouver ici « les mêmes témoignages d'affection. Chacun me dit que ton Père est rajeuni de dix ans depuis notre arrivée. Il paraît si heureux que j'en suis toute touchée. Il n'a d'yeux que pour petite Bébelle et il est aussi fier de ses petites réparties et de ses petites manières que s'il était sa mère. Aussi nous sommes constamment avec lui, le pauvre Bon-Papa ; nous arpentons le parc du matin au soir, car il fait toujours un temps admirable. Il a l'air d'avoir comme autrefois toute sa gaité et tout son entrain. Il aime comme toujours à plaisanter et a conservé toute sa belle humeur. Il voit très bien pour se conduire et circuler, seul, dans le parc sans difficulté ; il ne voit pas de côté, ne voit que devant lui ; c'est malheureusement une paralysie de sorte qu'il n'y a pas de remède... »

Quant à moi, on me trouve déjà meilleure mine. Je me suis pesée hier : 56 kilos 112... c'est pas mal ? J'espère augmenter un peu pendant que je suis au vert... »

Elle recommande à Pierre de donner régulièrement ses leçons à Henri : « fais-moi la surprise toi, le Papa, de me le faire lire couramment à mon arrivée... »

Pierre lui affirme d'ailleurs (lettre n°3 – du 30 septembre 1877) : « Tu trouveras aussi Henri sachant lire ; il montre maintenant beaucoup d'application ; la lecture l'intéresse et la semaine prochaine je lui donnerai un petit devoir chaque jour. Les enfants ne s'ennuient pas. Ils demandent après toi, car ils ne t'ont pas oubliée ; mais je rends leur vie si douce qu'ils ne souffrent pas de ton absence.

Depuis que tu es partie, il n'y a eu aucune correction manuelle bien qu'Henri ait cassé un pot de confiture... mais il en a témoigné un si grand repentir que je n'ai pas eu le courage de le punir... ».

Jeanne pendant son séjour à Grignon, n'a pas eu la peine d'aller à Crespières voir Mme Degron, la cousine de Pierre. C'est elle qui est venue « avec les deux enfants japonais passer la journée de dimanche. Elle n'a pas l'air de se féliciter toujours de la présence du petit Sougui (c'est lui qui avait écrit à Jeanne une fois débarqué à Marseille. Est-ce un petit ami du jeune Degron expédié avec ce dernier par le cousin Degron !) ; il parle assez bien le français, d'une manière étonnante même pour en avoir une pratique si récente, mais il est assez volontaire et il a besoin d'être tenu ferme, dit son mentor ».

Quant à Bébelle « la chère petite mignonne pense tant à vous qu'elle en rêve ! Hier matin elle s'est réveillée en me disant de sa petite voix charmante : « Maman, Papa il est là ». Elle reprend par moment son petit teint rosé qui lui sied si bien ; alors elle est jolie à croquer. Mais, c'est égal, elle aura beau avoir des couleurs, elle paraîtra toujours maigrichonne à côté du gros Charles et de tous les gros Guibert hâlés par la mer ».

Dès qu'elle apprend le retour de sa famille à Paris, elle n'y tient plus (et sa belle-sœur Marie Silvestre comprend trop son impatience pour la retenir), elle part la rejoindre avec sa Bébelle...

Octobre 1877

« J'ai retrouvé tous les miens, tu comprends avec quel bonheur, écrit-elle à Pierre le 5 octobre 1877 ; mon Père, Étienne, Marguerite et Geneviève m'attendaient à la gare et cet affreux train avait une demi-heure de retard ! Arrivés à l'Institut, tous y étaient réunis et bien qu'arrivés des Dalles à 1 heure du matin, personne ne manquait à l'appel ;

Maman, Adèle et ses sept enfants, Paul, Sophie et les leurs, c'est à qui paraissait le plus heureux ; ma pauvre Adèle surtout m'embrassait à chaque instant... Enfin je suis chargée par tous de te dire combien on te remercie et Père en particulier, me disait tout à l'heure : « puisque tu écris à ton mari, dis-lui combien nous lui sommes reconnaissants de la joie qu'il nous procure... ».

Valentine arrive lundi et logera avec moi chez Maman. Henri et Laure viendront dès qu'elle sera ici et iront chez Paul.

Céline (de la Gillardaie) nous rejoindra aussitôt rentrée de son excursion en Bretagne. Enfin tout le monde sera là pour le retour de cette enfant prodigue.

Toute la correspondance échangée entre Jeanne et Pierre pendant ce mois d'octobre qui les sépare, volontairement cette fois, est pleine du côté de Jeanne de nouvelles de la famille au milieu de laquelle elle se repose, gâtée, fêtée par les uns et par les autres, des courses qu'elle fait et de recommandations pour ses enfants, et, du côté de Pierre ce sont de véritables rapports, des bulletins de santé précis avec un compte rendu fidèle de l'emploi du temps aux heures et aux jours de loisirs.

Dans les lettres de Pierre, on voit, on sent qu'il se retient pour rester dans une note « toute de patience », vis-à-vis de ses garçons qui ont dû bien l'excéder par moments... il y reste pour tenir sa promesse et ne pas faire de peine à Jeanne. Mais parfois, au ton de ses phrases, on devine son énervement d'être responsable de tous ces détails domestiques. Et puis, sans oser le dire, pour ne pas gâter la joie qu'a Jeanne d'être au milieu de sa famille, il souffre de cette longue solitude, il ronge son frein... Aussi dans sa dernière lettre, la veille du retour de Jeanne pour Marseille, c'est plus fort que lui, il exhale toute la peine ressentie par lui d'avoir été si longtemps privé d'elle... Quelques extraits donneront le ton... Ainsi un soir « pour la première fois depuis ton départ j'ai été obligé de punir, mais légèrement : Pierre a été privé de dessert parce qu'il avait volé du sucre ; Henri a eu l'oreille tirée parce qu'il montrait de la mauvaise volonté à la lecture. Tout le petit monde s'est néanmoins couché de bonne humeur... »

Dans une autre lettre : « informe-toi aussi, puisque tu es à la source des lumières, du moyen d'empêcher qu'un enfant de l'âge de Joseph ne soit pas toujours déculotté et n'ait le ventre et les cuisses découvertes ? Ce détail, à lui seul, me donne plus de tracas que tout le reste ! et si le petit n'a pas eu de refroidissements d'intestins c'est que nous suppléons (Thérèse la bonne et lui) par toute sortes de ficelles à l'absence de boutons et au mauvais agencement des braguettes. J'espère que tu n'auras plus besoin de savoir enculotter un bébé et que nous serons bientôt en dehors de tous ces ennuis... »

Je vois mon Père, comme si j'y étais, essayant d'habiller ce gosse d'un an qui bougeait et se tortillait sans se rendre compte de la dose de patience qu'il fallait à son Père pour mener à bout ce travail si étranger à ses occupations habituelles !

Et lorsque la date du retour de Jeanne fût fixée pour le 2 novembre, Pierre lui dit que cette date lui paraît bien choisie avec la perspective pour lui d'avoir à passer avec elle toute la journée du dimanche, le lendemain de son arrivée... « J'ajouterai qu'à cause du froid qui commence à se faire sentir, surtout le matin et le soir, ta présence est plus nécessaire pour surveiller les enfants pendant que je n'y suis pas, notamment le petit Bellot qui est toujours assez mal fagoté... ».

Et à la fin d'octobre, il lui dit : « J'ai mené la boutique aussi économiquement que possible. Je n'ai à me reprocher qu'une pièce de 7 à 8F dépensée pour promener les enfants et les distraire et mon tabac... Tout le reste a été employé en dépenses utiles ; nourriture modeste : morue les jours maigres, gigot le dimanche, bœuf le mardi, veau le jeudi, pot-au-feu le samedi. Depuis ton départ, le même menu se représente périodiquement, ce qui m'évite d'entrer dans des détails ».

Et pendant ce temps-là, Jeanne jouissait à Paris, de sa famille, de ses amis, non sans remords à vrai dire ; dans toutes ses lettres à Pierre après les nouvelles

données, les recommandations pour les enfants, elle ne manque jamais de lui exprimer toute sa reconnaissance pour toute la joie vers laquelle son « cher petit mari » l'a poussée...

Pendant son séjour, quelques nouvelles intéressant la famille et les amis, ou ses impressions sur les uns et les autres se retrouvent dans ses lettres nombreuses et détaillées adressées au « solitaire » de Marseille.

Parmi ces impressions et nouvelles, voici celles qui nous ont frappé : d'abord ses impressions sur la famille et ses amis : sa sœur Adèle dont les enfants sont superbes, « est toujours la même, vois-tu, prenant pour elle tout dérangement et toute fatigue, sous prétexte que je suis venue ici pour me reposer... Aussi je l'étudie pour l'imiter de mon mieux ; si j'étais comme elle, comme tu serais heureux ! Me vois-tu toujours d'une humeur égale, d'une soumission exemplaire à tes moindres désirs, d'une prévenance qui te rende ton intérieur si agréable qu'il n'y ait pas possibilité d'en rêver un autre meilleur ?... J'ai toujours la bonne volonté et je ne désespère pas d'y arriver... »

Pauvre Maman, elle était pourtant bien douce et bien tendre, sans qu'il lui soit nécessaire d'imiter ou de croire qu'il fallait imiter sa sœur aînée, si parfaite à tous égards d'ailleurs.

« Les enfants de Paul sont des colosses... ceux de Valentine doivent être de même... et ma pauvre Bélotte paraît toute mignonne à côté des autres... »

Elle a reçu la visite de Charles Saglier (6 octobre) : « j'ai eu peine à réprimer l'impression douloureuse que sa physionomie m'a fait éprouver ; il y a un bien grand changement depuis qu'il nous a quittés à Marseille. Je ne l'ai pas entendu tousser un instant, c'est vrai, mais à sa figure il est malade bien avancé. Quelle triste chose ! » ;

À la fin de sa lettre (7 octobre) elle dit à Pierre : « les sourires de mon petit Joseph me manquent bien et la compagnie de ses grands frères aussi. J'espère qu'ils ne méritent plus de punitions ; tâche d'éviter cette voie-là, sans cela j'ai peur que tu ne retombes dans tes anciennes sévérités ; j'approuve la punition de petit Pierre, mais comme je n'aime pas que tu tires les oreilles !... ».

L'impression faite sur Jeanne par Charles Saglier était hélas trop justifiée. Elle annonce à Pierre (9 octobre 1877) sa mort presque subite la veille, 8 octobre à 6 h ½ du soir, dans les bras de sa mère ¹⁶.

Le soir qu'il était venu voir Jeanne, il était déjà tard et il faisait froid. Comme il se proposait de passer encore chez Paul avant de rentrer chez lui, Jeanne lui avait conseillé de rentrer directement chez lui, le médecin lui ayant défendu de sortir après 5 h. Il a sans doute eu un refroidissement ce soir-là ? Il a été enlevé en deux jours par une fluxion de poitrine... sa mère était seule près de lui... « il a eu un évanouissement, le plus doux des évanouissements ; il n'a pas dû, pauvre Charles, se sentir mourir... » On l'a enterré à Châtillon-sur-Seine.

Jusqu'au jour du transport du corps à Châtillon, Jeanne, son frère Paul et Henri W. venu exprès de Rouen, ont entouré cette pauvre mère et Mr et Mme Pignon, de tout leur cœur.

Madame Saglier mère a tenu à ce que Jeanne choisisse deux souvenirs de son pauvre fils sur son bureau : « un petit cachet en bronze que tu lui as toujours connu, une tête de Voltaire (dont mon frère Henri a hérité par la suite) et un petit crayon... »

Valentine D. est enfin arrivée avec ses enfants qui sont magnifiques... « qu'elle est ravissante cette petite Magdeleine ; je n'ai jamais vu d'enfant plus jolie, plus raisonnable et plus avancée. Dis à Henri que je viens de la faire lire, qu'elle lit très bien, écrit toute seule des lettres, fait des dictées, des verbes, des analyses grammaticales,

¹⁶ Mort de Charles Saglier : mort de la poitrine. C'était un ami de Paul et d'Henri W.. Il s'était très attaché aussi au ménage Petit et à leurs enfants.

visite le linge, recoud les boutons... c'est un vrai prodige et Valentine n'a exagéré aucune de ses qualités... et elle est grande comme un enfant de 7 ans. La petite Marie est tout le portrait de Magdeleine : gracieuse et jolie. Le petit Henri est bel enfant aussi, mais combien la mort du petit Paul fait encore souffrir les pauvres parents !...

Le soir elles sont allées, après le dîner, faire un tour au Palais Royal et sur les boulevards... « Nous avons jeté un coup d'œil sur l'avenue de l'Opéra dont le percement ¹⁷ raccourcit de beaucoup le chemin pour aller voir Adèle et, pour Père, aller à Versailles ».

Les événements politiques – les élections sont prévues pour le 14 octobre – laissent jusqu'à présent Paris très calme « mais on est anxieux de ce qui arrivera. L'avis de Père est toujours ce qu'il nous a écrit ; il déplore profondément le 16 mai, mais la chose n'ayant pu être empêchée, il faut soutenir le gouvernement le plus possible pour éviter tout nouveau conflit. Il ne pense pas que les bonapartistes puissent dominer parce que dans le Sénat il y en a très peu et qu'ils n'y auront jamais la majorité. Quant à Mr de Girardin (Emile), il n'est en aucune faveur auprès de lui ; il lui reproche bien des choses et entre autres d'avoir poussé à la guerre en 1870.

Et le général est-il toujours dans le même état par suite de la lecture de la France ? Pour moi, je sais bien que je m'en nourrirais trente jours de suite que j'en aurais une maladie nerveuse... »

Comme elle l'avait bien prévu, sa sœur Valentine doit être enceinte... « elle croit, ce n'est pas sûre, être enceinte de deux mois. Heureusement qu'elle a une santé admirable, toujours jeune, fraîche et jolie et ses enfants sont si beaux et si faciles que c'est tout plaisir ».

Puisque Pierre insiste pour qu'elle consulte un médecin pendant son séjour à Paris, elle ira voir Mr Collin en qui elle a toute confiance.

« Je suis toute préoccupée aujourd'hui (15 octobre 1877) du sort de notre pauvre pays. Le gouvernement a eu tort d'agir comme il l'a fait, mais crois-tu que la masse des radicaux, qui vont être envoyés à la Chambre très probablement, sont bien ceux qu'il faut pour nous gouverner ? Dans quelle impasse nous nous trouvons ? Dieu ait pitié de nous ! »

Une lettre de Laure (16 octobre 1877) à Jeanne, lui donne de mauvaises nouvelles de Mme Derbanne « elle a eu une crise très violente dans laquelle on a craint qu'elle ne passât ; elle en est remise, mais reste très faible... »

¹⁷ Avenue de l'Opéra : commencée en 1875, inaugurée en 1877 – a fait disparaître une partie des rues Traversière (Molière) et Ste Anne, en entier les rues l'Evêque (1615), des Moineaux (1561) , des Orties (1922) et du Clos-Georgeau, enfin en majeure partie la rue des Moulins (1624). Ce quartier, extérieur à l'enceinte de Charles V (1356-1358) occupe l'ancienne « région des campelli (XI^e siècle) = petits champs ou champeaux dont le souvenir reste dans le nom des rues des Petits-Champs et Croix-des-petits-champs. Cette région resta en cultures ou en terrains de voirie jusqu'à l'achèvement de l'enceinte de Louis XIII, c'est-à-dire jusqu'au milieu du 17^e siècle.

Entre l'avenue de l'Opéra et la rue de Richelieu se trouvaient deux buttes artificielles, faites d'immondices et de gravois et correspondant à d'anciennes excavations (construction de l'enceinte) : la 1^{ère}, la butte Saint-Roch (fermée au XIV^e siècle par les démolitions et les déblais provenant de la construction de l'enceinte de Charles V) qui servit de point d'appui à Jeanne d'Arc dans son attaque de la porte Saint-Honoré (8 septembre 1429) et ne disparut complètement que vers 1875 par le percement de l'avenue de l'Opéra (cette butte était au rond-point de l'Avenue et des rues Thérèse et des Pyramides) – la 2^e, la butte dite des Moulins, placée au croisement des rues Ste Anne et des Petits-Champs, n'avait pris naissance qu'en 1534 par suite des travaux déjà mentionnés ; des moulins s'y installèrent de suite et ne disparurent que vers 1668, en même temps que la butte elle-même, rasée et construite par les entrepreneurs Villedo et leurs associés ; il n'en reste plus trace en 1677. La rue des Moulins – ou tout au moins ce qu'il en reste entre les Thérèse et des Petits-Champs – devait conduire à cette butte des Moulins et desservir les Moulins qui s'y trouvaient installés.

Jeanne ajoute encore en marge de sa lettre à Pierre (17 octobre 1877) « n'oublie pas de t'unir à moi par la prière et surtout ne manque pas la messe le dimanche. Tu sais quelle peine cela me ferait... »

Si son frère Henri est de l'avis de son Père à propos du 16 mai, il n'en est pas de même de Paul qui s'échauffe facilement lorsqu'on parle politique en famille. Aussi Jeanne recommande-t-elle à Pierre lorsqu'il écrit à Paul de ne pas lui parler politique. « Il est tellement monté en ce moment qu'il est au moins aussi avancé que la France ; ici tous ces sujets sont scabreux ! » Comme elle l'avait promis à Pierre elle est allée consultée le Docteur Collin qui l'a examinée minutieusement et prend la peine d'envoyer lui-même au Capitaine Petit (19 octobre 1877) le résultat de cet examen. En résumé, état peu grave, nécessitant cependant pour Jeanne de restreindre la somme des fatigues habituelles, en portant moins les enfants, en prenant l'habitude de faire la sieste, etc.

Jeanne a fait des visites aux femmes des camarades de son mari : Madame Bernard qui lui a donné quelques nouvelles du Génie (le Commandant Mensier a repris l'appartement de Mme Segrétain – Madame Mansier vient d'avoir un bébé en janvier dernier, n'en ayant pas eu d'autre depuis le 1^{er} enfant qui a 18 ans maintenant !) – Madame Laurent tout ébahie de voir Jeanne à Paris, toujours bien bonne et bien affectueuse pour elle ; c'est la mère du camarade Georges Laurent toujours au Ministère de la Guerre avec le Colonel Coste.

Elle dit à Pierre son désir d'être de retour près de lui et de ses enfants le 3 novembre.

Elle attend demain après-midi (23 octobre) Céline (de la Gillardaie) « Petite Bébelle en entendant lire que tu faisais un baiser est venue tout de suite le prendre sur mes joues ».

Elle est allée avec sa famille à Chatou (25 octobre) faire visite aux Lussigny. « Madame Emile Lussigny, très bien portante, au milieu de ses 10 enfants et attendant le 11^e pour le mois de janvier ; elle est admirable au milieu de tout ce petit monde et ne paraît pas avoir plus d'embarras qu'une autre avec deux ; il est vrai que ses aînés commencent à l'aider... »

Au retour à Paris, elle est allée voir Madame Fontaine toujours bien triste de la mort de son enfant. « Ton ami Fontaine est rentré assez tôt pour que je puisse le voir ; ils vont tous deux très bien... »

Elle a reçu une lettre de sa belle-sœur Marie Silvestre la remerciant de l'avoir accompagnée à Arcueil pour voir le petit Auguste. « Je suis bien touchée comme toi de l'affection qu'elle me témoigne toujours de plus en plus ; du reste je l'aime au moins autant qu'elle m'aime elle-même et tu sais que de tout temps j'ai sympathisé avec elle. Avec Adèle, je ne connais pas de femme plus aimable et plus dévouée.

Les nouvelles d'Auguste sont bonnes ; il vient d'être classé le 8^e de sa classe et est sur le tableau d'honneur où sont inscrits les 10 premiers ».

Elle a trouvé Céline (de la G.) très fortifiée. Elle lui est bien reconnaissante d'être venue quelques jours à Paris uniquement pour la voir.

Elle est allée prendre aussi des nouvelles du cousin Victor Puisseux. « Tu as su qu'après son passage à Marseille, il avait été pris chez Mme Boutan d'une rétention d'urine qui l'a fait beaucoup souffrir. Je l'ai trouvé bien changé. On craint qu'il ne soit atteint de la pierre et un chirurgien doit venir aujourd'hui (25 octobre 1877) pour l'examiner et peut-être opérer s'il y a lieu. Mon cousin est fort préoccupé et il disait hier : « je ne me dissimule pas que c'est une situation très grave ! ». Il est, comme toujours, résigné à tout ce qui peut arriver ; moi, j'espère qu'il voit cela en noir... »

Mais la consultation du chirurgien a été rassurante ; ce n'est pas la pierre, mais une simple rétention d'urine consécutive aux fatigues de marches forcées... « Nous sommes tous soulagés d'un grand poids ».

Le cousin Victor Puiseux avait toujours eu la passion des promenades et des grimpadés en montagne. Il y a un journal de lui, racontant des voyages en Suisse et en Italie toujours à pied ; le nombre de kilomètres qu'il pouvait faire par jour est à peine croyable...

Jeanne profite de son séjour à Paris pour visiter les travaux de l'Exposition (de 1878) qui sont déjà fort avancés. « Père avait demandé des cartes à Mr Krantz qui en avait mis douze à sa disposition très obligeamment. Le Palais du Trocadéro se présente d'une manière grandiose et me rappelle beaucoup le château d'eau de Marseille.

Nous y avons tout visité ; la salle des concertes est immense. Ce qui m'a beaucoup intéressé c'est la confection, si l'on peut s'exprimer ainsi, de la mosaïque de la galerie de pourtour, ce qui remplacera le parquet ; ce sont du reste des ouvriers italiens qui font ce travail extrêmement curieux ».

Puis le lendemain, visite à Montmartre des travaux de l'Eglise du Sacré Cœur « les travaux n'en sont encore qu'aux fondations ».

A cause d'une inspection du Général Farre prévue pour le 3 novembre à Marseille, Pierre qui sera fort occupé, conseille à Jeanne de retarder son retour de deux jours.

Enfin ce départ tant attendu est fixé au dimanche 4 novembre. Jeanne emmènera avec elle sa sœur Marguerite qui ne se tient plus de joie.

Novembre 1877

Dans sa dernière lettre adressée à Jeanne (1^{er} novembre 1877), Pierre lui fait sentir enfin le sacrifice qu'a été pour lui cette longue absence : « Maintenant que la date de ton retour est fixée irrévocablement – à moins bien entendu d'évènement imprévu – je puis te dire combien je languis depuis que je ne te sens plus auprès de moi. J'ai dû, jusqu'à présent, te dissimuler mon ennui pour ne pas gâter tes vacances, mais enfin elles sont finies. Tout le monde ici a besoin de toi : moi d'abord, les enfants ensuite... Mais le plus malheureux des quatre est encore moi. Pour les enfants, l'absence devient moins pénible à mesure qu'elle se prolonge, mais, pour moi, la tristesse de ne plus t'avoir près de moi est devenue de jour en jour plus vive. Reviens donc vite recueillir tous les trésors d'affection que j'ai amassés pour toi, pendant ces six longues semaines, en pensant aux joies d'autrefois.

C'était-là mon seul agrément et c'est pour cela que j'ai si bien rangé tes lettres et que j'ai mis tant de temps à les classer.

Cette lettre me soulage un peu de mon long silence, en attendant que je puisse enfin te serrer dans mes bras...

J'ai conduit les enfants régulièrement à la messe tous les dimanches et, aujourd'hui, j'y ai assisté moi-même. On a d'ailleurs mené le même train de maison que lorsque tu étais ici. ??

Nous avons été nous promener aujourd'hui au jardin zoologique. Il faisait une journée superbe, tiède et lumineuse comme aux plus beaux jours du printemps. Bellot s'est bourré de pâtes sèches. À propos, il a encore une nouvelle dent percée (la 2^e depuis le départ de sa mère) : la canine supérieure droite, cela lui fait deux canines ».

Par une carte postale adressée à sa mère, Jeanne lui annonce sa bonne arrivée à Marseille, avec sa sœur Marguerite et la petite Bébelles.

Puis après avoir laissé à sa jeune sœur le soin de donner de ses nouvelles de Marseille, elle lui écrit (12 novembre 1877) : « Mon retour était vraiment attendu avec impatience. Vous ne sauriez croire combien ma maison en témoignait ; tout était admirablement en ordre et respirait un air de fête qui m'a fait plaisir. Pierre avait été jusqu'à disposer des plantes dans le salon avec un goût et un art dont pas beaucoup ne

sont doués... Ma petite maison est vraiment gentille ainsi et bien gaie ; mon jardin lui-même n'avait pas une mauvaise herbe, pas une feuille tombée et certes il fallait du soin, car le platane ne se fait pas faute de couvrir en ¼ d'heure tout le jardin de ses feuilles jaunies... ».

Elle a été déçue d'apprendre en arrivant le prochain départ de Mme Chrétien, femme du chef du Génie à Marseille, qui vient d'être nommé dans ces mêmes fonctions à Alger. « Jamais je ne trouverai ici à la remplacer ; c'était presque une sœur pour moi tellement elle s'est toujours montrée et bonne et dévouée pendant l'année que je l'ai connue ».

Elle s'est décidée avec Pierre à mettre Henri en classe. « J'aurais peur que ce fût une fatigue pour Marguerite à cause de ses maux de tête et je crois qu'Henri au milieu de petits camarades aura beaucoup d'émulation et s'intéressera à l'étude. On va le mettre dans la pension de Mr Barnave « qui est un de tes anciens élèves, mon cher Père. Il m'a bien chargé de te dire qu'il avait conservé de toi un souvenir des plus affectueux et reconnaissants ».

Enfin, pour soulager la maison et se soulager elle-même elle prend une 2^e bonne. Le fidèle Jean, l'ordonnance, qui les avait suivis à Marseille a terminé son congé ; il est reparti chez lui pendant l'absence de Jeanne. Il avait participé à la vie de famille et s'occupait beaucoup des enfants.

« Joseph ne voulant pas lâcher le doigt (pour marcher) est encore un grand assujettissement. J'ai été bien heureuse à mon retour : le cher petit a tourné le dos à sa tante (ce n'est pas ce qui m'a réjouie !), mais il m'a souri, s'est précipité dans mes bras et éclatait en sanglots quand on voulait l'en tirer. Le petit gamin ne s'appuie pas sur le doigt, mais il ne veut pas absolument aller seul. Il a fait pourtant six pas tout seul pour aller chercher un bonbon, mais il ne s'en doutait pas et dès qu'il s'est aperçu qu'il était seul, il s'est assis... Il marche si vite ainsi qu'il trouve cela beaucoup plus commode et plus sûr ».

Marie Silvestre attend des nouvelles. Elle en donne de Grignon (19 novembre 1877). Son beau-père Mr Silvestre est un peu indisposé. Papa Petit est toujours de même... Pour mettre en valeur tous ses coquillages accumulés dans des armoires et ceux que Pierre lui a envoyés, elle a décidé de supprimer l'alcôve de son salon et de faire une grande vitrine d'un bout à l'autre de l'alcôve dans laquelle seront exposés ces coquillages et minéraux.

Une bonne nouvelle arrive à Marseille : Etienne W. s'est enfin tiré de son examen de licence. Le voilà débarrassé d'un fameux cauchemar et en état de faire sa troisième année à l'Ecole Normale.

Henri W. en répondant à une longue lettre de Jeanne (23 novembre) « ne doute pas que Marguerite ne se transforme à son avantage pendant son séjour à Marseille. Je le dis à l'égard de sa santé d'abord et aussi comme jeune personne. Elle est bonne et gentille au possible, foncièrement affectueuse, très gaie d'esprit et d'humeur charmante. Mais pour devenir une personne accomplie elle a besoin de dépouiller certaines habitudes d'enfance et en particulier une certaine mollesse qui la met à la disposition de gens auxquels elle devrait apprendre à commander. Elle n'est plus d'âge à se laisser gouverner. Elle a besoin, dans l'état de santé où se trouve maman, de devenir une petite maîtresse de maison, capable d'épargner à sa maman, maintenant trop faible, les fatigues et les ennuis de la direction du ménage. Il faut qu'elle soulage maman et apprenne d'elle en même temps ce dont elle aura besoin, avant peu sans doute, pour conduire elle-même sa petite barque.

Avec toi, ma chère Jeanne, étant donné ta bonne humeur et la confiance de ta filleule, celle-ci saura prendre assez d'empire sur elle pour mettre d'abord sa santé en bon état et aussi se donner la volonté et l'énergie qui lui manquent ».

Le grand frère, comme tous les grands frères, tient à avoir une petite sœur parfaite...

Décembre 1877

Le camarade Laurent au Ministère de la Guerre est à la source de toutes les nouvelles. Il en fait profiter ses camarades et en particulier le Capitaine Petit avec lequel il est resté très lié. Il lui écrit le 8 décembre 1877 : « le Général Hallier a parlé de ton affaire au Colonel Coste. Ils ont reconnu l'impossibilité de te faire passer un examen avant le classement au Comité. Mais tu figures sur la liste générale des propositions et le Général Hallier s'emploiera pour que le Comité ne tienne pas compte des bêtises de cet imbécile de Durand de Villers... (il s'agit sans doute de la mise au tableau du Capitaine Petit pour le grade de Chef de Bataillon ?). Puis il lui parle politique ¹⁸.

« Je suis dans la désolation ! On pouvait croire hier soir (7 décembre 1877) que tout allait se dénouer pacifiquement et que Dufaure allait aboutir. Mais de Broglie en a décidé autrement. Le Maréchal veut nommer personnellement les Ministres de la Guerre, de la Marine, des Affaires étrangères, afin de conserver l'esprit de suite dans les affaires de ces Ministères !...

On ne se moque pas du peuple comme cela. L'esprit de suite de Rocheboüet ?!!... Mais il n'est là que depuis 8 jours ! si encore on avait employé cet argument pour conserver Berthaut, il eût été au moins plausible...

Vois-tu, mon cher, lorsque la bêtise arrive à ce degré, elle touche au crime et l'insurrection devient alors le plus saint des devoirs !... ».

Il est curieux de son côté de constater que les officiers – même de milieux modérés – suivaient avec sympathie, tout en restant officiellement « muets » par tradition et par discipline, cette poussée républicaine... démocratique... et judéo-franc-maçonne

¹⁸ Nous avons déjà dit comment le Ministère du 16 mai 1877 entendit s'appuyer sur le Maréchal (de Mac Mahon) et sur le Sénat pour dissoudre la Chambre et reconquérir par de nouvelles élections législatives, contre le radicalisme montant, une majorité conservatrice... Son 1^{er} acte fut de proroger la Chambre pour un mois. En son absence, il épura ou renouvela le personnel administratif.

Le 19 juin, à son retour, la Chambre vota par 363 voix (voir la lettre du camarade Frossard, page 415 : « vive la République et les 363 ») un ordre du jour déclarant que le cabinet n'avait pas sa confiance... D'accord avec le Sénat, Mac Mahon prononça sa dissolution (25 juin 1877).

Mais les élections du 14 octobre furent un triomphe pour l'opposition. Malgré les voyages du Maréchal, malgré les affiches blanches recommandant les candidats du gouvernement, la nouvelle Chambre comprit 318 républicains et seulement 208 conservateurs. Au cours de la période électorale qui avait été fort agitée, Gambetta avait prononcé, à Lille, le 15 août ; les paroles restées célèbres : « quand la France aura fait entendre sa voix souveraine, croyez-le bien, Messieurs, il faudra se soumettre ou se démettre... ».

A peine réunie, la Chambre vota une enquête sur les actes administratifs des ministres du 16 mai ; puis, par d'arbitraires annulations d'élections augmenta encore la majorité républicaine.

Mac Mahon dut se séparer des hommes de son choix (23 novembre 1877). Il constitua un ministère extraparlamentaire, sous la présidence du Général de Rocheboüet.

La Chambre refusa d'entrer en relations avec ce Ministère et le renversa le jour-même de sa formation.

Le Maréchal, à qui on prêtait des projets de coup d'état, avait la conscience trop droite pour abuser de son autorité. Il crut plus digne de se soumettre et déclara « se conformer à la réponse du pays ».

Fidèle aux traditions parlementaires, il choisit dans la gauche et le centre-gauche un nouveau ministère dont il confia la présidence à Dufaure (3 décembre 1877 – 3 février 1879). C'est au sujet de ce ministère que le camarade Laurent fait au Capitaine Petit les réflexions suivantes.

Nous verrons plus loin que l'année 1878 fut une trêve – avec la brillante Exposition universelle à laquelle furent conviées les nations européennes – jusqu'à la démission du Maréchal de Mac Mahon (30 janvier 1879) à la suite des élections triennales du 5 janvier 1879 qui avaient amené au Sénat une majorité républicaine.

qui allait empoisonner notre pays et le conduire là où il en est arrivé... ou pour mieux dire, là où il est tombé.

De son côté, Paul W. ne se désintéresse pas de la politique, loin de là. Après avoir remercié Pierre de ses félicitations à l'occasion du succès qu'il vient de remporter dans un concours d'architecte, il lui dit (9 décembre 1877) toute l'indignation ressentie en présence de la crise effrayante que traverse notre pays. Il le lui dit en termes vifs, avec cette chaleur d'expressions qui le peint tout entier ! Avec la même ardeur qu'il n'a pas hésité à mettre pour défendre la France envahie, il défendra s'il le faut « les armes à la main, avec tous ceux qui sont indignés comme lui de l'attitude infâme d'un parti abusant de la stupidité du Maréchal, les droits de la nation... ».

Mais il espère encore que cette journée de dimanche qui doit être décisive ne fera pas proposer une 2^e dissolution qu'il faut éviter à tout prix.

Et il termine sa lettre à Pierre par ces mots : « ne m'accuse pas, mon cher Pierre, de rien, exagérer : la situation est aujourd'hui aussi terrible que je la reproduis. Il dépend absolument de quelques sénateurs de nous lancer dans des aventures terribles dont on ne peut prévoir ni la noirceur, ni la fin ! ».

Jeanne, alarmée du projet fait par sa mère de faire déjà revenir Marguerite à Paris – il y a à peine plus d'un mois qu'elle est à Marseille ! – lui écrit (14 décembre 1877) que ce projet la surprend. D'ailleurs, elle ne trouvera pas à Marseille l'occasion cherchée pour ce retour et elle ne voit qu'une solution : c'est de confier Marguerite à son Père et à sa mère qui peuvent bien se décider à passer l'hiver auprès d'eux à Marseille ! Enfin, Marguerite profite si bien de son séjour auprès d'elle, à tous égards, que ce serait vraiment dommage de l'en priver si vite.

Le Général Hallier étant parti à Paris, elle se réjouit à la pensée de l'occasion qu'il va avoir « de se trouver au milieu de notre famille... Le Général est si bon pour nous que nous ne pourrons jamais lui témoigner assez combien nous lui en sommes reconnaissants... ».

Mme Wallon raconte d'ailleurs à Jeanne (jeudi 20 décembre 1877) le plaisir que leur a fait le général en acceptant de venir dîner à l'Institut et elle donne ses impressions et les impressions de la famille (Adèle et ses enfants, Paul et Sophie s'y trouvaient et même Henri qu'on n'attendait que vaguement et qui est arrivé, ce jour-là, de Rouen à 4 h) « Le Général a été très aimable et tout le monde a trouvé sa conversation des plus agréables. On voit d'ailleurs qu'il vous est attaché ; il parle volontiers de vous et de toute la petite famille. Mais tu avais bien raison de me dire qu'il observe un régime sévère : il n'a bu ni mangé, sauf un peu de dessert, ce qui m'a fait penser qu'il aurait fait un bon papa aimant les douceurs. Il a d'ailleurs une excellente figure très sympathique et je lui ai trouvé moins d'embonpoint que je l'aurais cru d'après ce que tu m'en avais dit... ».

Elle annonce à Jeanne une nouvelle bien triste pour son mari et pour toute la famille : « Ton Père et moi étions invités depuis assez longtemps chez Mme Olléris où ton Père d'ailleurs n'a pu se rendre non plus, car il vient de perdre son excellent et pieux ami ; Mr l'abbé Rara ¹⁹. Il fallait bien s'y attendre après les tristes nouvelles que nous en avons reçues la semaine dernière... ».

¹⁹ *Mort de Mr l'abbé Rara – dimanche 16 décembre 1877 – voir la lettre de faire-part collée ci-joint – L'abbé Rara, ancien professeur au Lycée de Douai, était un excellent ami de Mr Henri Wallon. On en parle d'ailleurs beaucoup dans les lettres de famille.*



M

Vous êtes prié d'assister aux CONVOI, SERVICE et FUNÉRAILLES de Maître

FRANÇOIS-ALEXIS

RARA

Agé de 79 ans et 6 mois, prêtre, ancien professeur au Lycée, décédé à Douai, le dimanche 16 décembre 1877, à trois heures du matin, administré des Sacrements de notre Mère la sainte Eglise.

Les cérémonies funèbres auront lieu le mercredi 19 dudit mois, à dix heures précises, en l'église paroissiale de Saint-Pierre, d'où le corps sera conduit et inhumé au lieu ordinaire des sépultures.

L'assemblée en la chapelle des Sœurs de Sainte-Marie, *rue Saint-Jean*.

DE PROFUNDIS, s'il vous plaît.

Messieurs les Ecclésiastiques habitués de la paroisse sont invités à assister auxdits Convoi, Service et Funérailles.

On célébrera des Messes en ladite église le jeudi 20 courant, depuis cinq heures et demie jusqu'à dix et demie (heure de la dernière).

Douai. — L. Dechristé, imprimeur breveté.

La pauvre Sophie Desgentils a encore eu des ennuis avec son mari. Partie en voiture avec lui à Paris pour lui faire signer une pièce concernant sa retraite, il s'est échappé pendant qu'elle payait la voiture. Le quartier était populeux, on perdit bien vite sa trace... ça n'est qu'après bien des démarches qu'un agent de police a fini par le retrouver le lendemain à 9 h du matin, couché sous un banc à Montmartre. « Il était dans un état de prostration et d'engourdissement dont on eut toutes les peines du monde à le tirer... ».

Voici la fin de l'année avec les traditionnels échanges de vœux pleins d'affection entre parents et amis.

À Marseille, malgré le désir exprimé par sa mère et les pleurs de sa sœur Geneviève, désolée d'être seule sans elle à l'Institut, Marguerite reste la pensionnaire active et dévouée de sa grande sœur Jeanne. Celle-ci la soigne avec le désir de la renvoyer tout à fait bien à Paris ; les migraines de Marguerite, très fortes par moments tiennent à ce qu'elle veut se lever trop tôt le matin et surtout à son manque d'appétit ; elle ne se nourrit pas assez. Jeanne y mettra bon ordre en la forçant à manger et en lui faisant prendre un exercice régulier.

Henri a bien terminé son année : il travaille avec ardeur. Joseph marche enfin seul, mais ce sont toujours les bonbons qui peuvent décider ce petit paresseux à faire un effort.

Bébelle est toujours aussi gaie, vive et malicieuse et Pierre à part une crise d'urticaire sans gravité va bien.

À Paris, on a été bien heureux de recevoir le Général Hallier. Tout le monde a été charmé de sa simplicité et de son bon sens. Paul Wallon qui l'a reçu chez lui à dîner exprime à Jeanne son sentiment à son égard : « Je n'ai pas besoin de te dire combien nous avons été charmés pendant les quelques heures qu'il a bien voulu rester avec nous par sa conversation toujours si intéressante, si fine, par son tour d'esprit si libéral et si sensé ! Ah ! qu'il faudrait beaucoup d'hommes comme lui ! Je comprends combien Pierre doit s'estimer heureux d'avoir quitté son fastidieux travail de bureau pour être le collaborateur d'un tel maître ! ».

Le Capitaine Petit a la satisfaction d'avoir été mis au tableau pour le grade de Chef de Bataillon. Pendant son séjour à Paris, le Général Hallier a appris qu'il allait être sans doute nommé d'ici quelques mois à Lille, comme l'avait laissé prévoir le camarade Laurent. Ce sera pour le ménage Petit, qui le suivra, une occasion de se rapprocher de la famille. Jeanne appréhende toutefois pour ses enfants ce passage un peu brusque de ce bon climat du Midi dans le climat brumeux du Nord.

De Grignon, la lettre de vœux est accompagnée des étrennes de Papa Petit (150F) et de celles du ménage Silvestre (50F). La cousine de Crespieres, la veuve Degron, envoie aussi ses souhaits. Les deux petits japonais : Sougui et son petit-fils Henri lui donnent toute satisfaction par leur application au travail. Auguste Silvestre travaille bien aussi à Arcueil ; il est aimé et bien noté de ses professeurs.

De Rouen, mauvaises nouvelles de Madame Derbanne qui vient encore d'avoir une crise alarmante avec son estomac délabré. On la soutient avec des piqûres de morphine et on ne peut guère l'alimenter qu'avec des lavements de bouillon et de vin. Laure, très inquiète, n'a pas pu accompagner Henri W. à Paris pour la réunion du Jour de l'An.

Camille Pignon n'oublie pas ses amis de Marseille. Ils ont été inquiets aussi de la santé de leur mère, Mme Saglier qui va mieux heureusement et ces fêtes de Noël et du Jour de l'An sont bien attristées par le vide laissé depuis la mort de Charles Saglier.

En envoyant ses vœux à Mr et Mme Wallon, Pierre Petit ne cache pas sa satisfaction de voir l'horizon politique moins sombre : « Nous voilà enfin heureusement sortis de la crise dans laquelle le gouvernement était engagé. C'est un grand soulagement pour tout le monde et particulièrement pour nous autres militaires qui étions destinés sans doute à imposer au pays, par la force, un gouvernement personnel qui n'aurait été que le prélude du retour au césarisme. Ceux dont l'attitude a contribué à déterminer le Maréchal à rentrer dans la légalité ont épargné au pays des bouleversements dont il ne paraissait pas possible de prévoir l'issue... ». (voir une des notes historiques précédentes).

Lettre de Marie Wallon à sa sœur Jeanne, suivie d'une lettre de Geneviève

Wallon :

De notre 1^{re} M^{re} J. Paris,
Lundi soir, 31 décembre 1877.

Une lettre de Marie Wallon, fille aînée de M^{re} Henri Wallon et zélée sœur à la Visitation (Sœur Thérèse de Sales) suivie d'une lettre de Geneviève du jour de l'An de Geneviève Wallon à sa sœur Jeanne.

Ma bien chère Jeanne,

C'est ma faute si la lettre de notre petite Benjamin, comme elle aime à se nommer, ne t'arrive pas la première; mais je n'ai pu me décider à la laisser partir sans t'envoyer avec elle tous mes souhaits de bonheur pour toi, pour Pierre, pour vos chers petits enfants. Bate du fond de mon cœur que je les offre à Dieu pour vous tous. Tu le sais, ma chère Jeanne, afin qu'il veuille nous servir en tout.

Dans ce moment, nous pouvons espérer un nouveau protecteur au ciel dans notre Digne et saint Père. Notre bon Père a bien ressenti sa perte, et je l'ai ressenti pour lui, et pour moi aussi qui lui dois tout depuis le commencement de ma vocation; mais ce qui domine dans mon cœur, c'est la pensée de la gloire de Dieu, j'en suis persuadée, et est déjà en possession.

Je ne puis t'écrire que bien courtoisement,

Ma chère Jeanne

Nous ne pouvons pas avoir comme Marguerite le plaisir de t'exprimer mes vœux de vive voix, le 1^{er} Janvier, je ne veux pourtant pas laisser passer ce jour sans venir t'offrir la première, en ma qualité de Benjamin, mes souhaits de bonne année. J'espère que le bon Dieu continuera à répandre ses bénédictions sur toi et sur toute ta petite famille qui se porte si bien, et que l'année prochaine il permettra que de nouveau nous soyons réunies en te ramenant à Paris, et qu'ainsi nous pourrions avoir comme autrefois, ces réunions de famille si gaies et si heureuses.

Cette fois-ci, ce jour se passera moins joyeusement que les années précédentes; non seulement tu ne seras pas là, mais

ma bonne Jeanne, car il faut encore que j'ajoute quelques mots pour donner et rebouter dans la lettre de Geneviève: et est chose à craindre, hélas! que le commencement de cette année ne soit marqué par un nouveau malheur, car on dit le pauvre M^{re} Derbanne bien mal.

Je ne puis cependant te quitter, ma chère Jeanne, sans te redire le plaisir que j'ai eu à te revoir mais surtout temps après mon vœux que tu en aies pu profiter de ce que notre bon Père t'aurait si volontiers la porte de la Visitation. Sache de conserver cela dans ta mémoire pour le prochain voyage, quoique nous espérons que tu ne viendras plus avec ta seule petite Bibelle. Dont j'aime tant à me rappeler la petite physionomie maligne et dans tout ensemble.

Je suis tout à l'heure demander à notre bon Père une bénédiction pour tous ces chers petits, que je te prie de lui embrasser de ma part, après avoir offert à Dieu mon service religieusement affectueux; et pour toi, ma chère et bonne Sœur, repais de nouveau l'impression de ma plus intime et plus affective en M^{re}.

Thérèse de Sales Wallon
à la Visitation de Paris
D. S. P.

Marguerite, n'y suis pas non plus; la petite fille de Paul donne beaucoup d'inquiétude et d'un autre côté Henri a beaucoup de peine, et n'est que la répétition de ce que Madame Derbanne qui est si malade.

Mais, puisque c'est la volonté du bon Dieu qu'il en soit ainsi, je ne puis m'efforcer de bien accepter mon sacrifice et j'espère que le bon Dieu m'en récompensera en répandant sur toute notre famille ses plus abondantes bénédictions.

Au revoir, ma chère Jeanne, je te quitte parce que je ne veux être un peu d'obéissance et que l'année ne soit ajoutée un mot à ma lettre.

Je t'embrasse de tout mon cœur ainsi que tous tes petits enfants, Henri, Bibelle, et Joseph; et est bien entendu que je n'oublie pas non plus Paul, à qui j'en veux un peu cependant de laisser ainsi les lettres que Marguerite m'écrit, au fond de sa poche.

La petite sœur affectionnée
Geneviève Wallon